



L'Inde Panda

7 nouvelles, 7 auteurs



n°10 - octobre 2020

Table des matières

[L'Indé Panda No10](#)

[Édito](#)

[Résumé :](#)

[Le Kroc](#)

[La parole à... Anthony Lamacchia](#)

[Crépuscule boréal](#)

[La parole à... Claude Chervet](#)

[Passage](#)

[La parole à... Sam Kolchak](#)

[La place est à prendre](#)

[La parole à... Marie Hamel](#)

[Piersym](#)

[La parole à... Meryma Haelstrome](#)

[Vue d'en haut](#)

[La parole à... Ninou Cyrico](#)

[L'empire des ténèbres](#)

[La parole à... Bertrand Peillard](#)

[Sandra Vuissoz](#)

[Le mot de la fin](#)

L'Indé Panda N°10

© L'Indé Panda, octobre 2020

Logo L'Indé Panda par © Christian
Bianchi

Couverture par © Mor Khaan

*Les auteurs conservent tous leurs droits et
responsabilités sur leur texte, L'Indé Panda
ne peut être considéré comme auteur ou
responsable des textes présentés dans ce
magazine hormis l'éditorial et le mot de la*

fin.

La copie de ce fichier est autorisée pour un usage personnel et privé. Toute autre représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est interdite (Art. L122-4 et L122-5 du Code de la Propriété intellectuelle).

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Édito

Quatre ans et un dixième numéro plus tard, toute l'équipe de L'Indé Panda tient une fois de plus à vous remercier pour les nombreux téléchargements de notre magazine, pour les avis et autres petits mots glissés à l'oreille de votre voisin, ce fameux bouche-à-oreille qui nous permet d'élargir toujours plus notre lectorat et ainsi, de faire connaître les auteurs et autrices autoédités !

Cet appel à textes a été marqué par la période de confinement lié au coronavirus. Ce contexte inédit a impacté le taux de participation : nous avons enregistré une baisse d'à peu près quarante pour cent. Pas de panique cela dit, car la moyenne retenue pour ce dixième opus est de 15,5/20. La qualité est au rendez-vous !

Nous vous laissons dès à présent déguster les sept nouvelles sélectionnées, en espérant que vous y découvrirez de belles plumes, de celles qui vous donneront envie d'en lire davantage !

Toute l'équipe de *L'Indé Panda*

Résumé

L'Indé Panda est un magazine numérique gratuit permettant la promotion d'auteurs indépendants et du monde de l'autoédition. Ce dixième numéro vous propose ainsi sept nouvelles rigoureusement sélectionnées par notre comité de lecture, suite à un appel à textes.

Le Kroc — Anthony Lamacchia (fantastique)

Crépuscule boréal — Claude Chervet (dystopie)

Passage — Sam Kolchak (dystopie)

La place est à prendre — Marie Hamel (historique)

Piersym — Meryma Haelstrome (fantasy)

Vue d'en haut — Ninou Cyrico (dystopie)

L'empire des ténèbres — Bertrand
Peillard (contemporain)

Le Kroc

Anthony Lamacchia

Ce soir, soit je réussis à fuir, soit je meurs...

C'était décidé.

Cette nuit, Alan quitterait l'orphelinat. Il n'avait pas le choix. Il ne tiendrait pas une nuit de plus dans cet endroit maudit. Tous les autres enfants avaient été adoptés... ou kidnappés. Il ne restait plus que lui dans le manoir Deux-Rives. Grégory, son copain de chambre, avait tenté de s'enfuir en franchissant les grilles et en regagnant la forêt. Il était parvenu à échapper au Kroc, mais la forêt avait réussi à l'attraper. Personne ne savait ce qu'il y avait dans les bois de brume qui entouraient l'orphelinat, mais si on s'y aventurait en pleine

nuit, ce qui se trouvait entre les arbres vous tuait. Tous les enfants qui avaient choisi cette alternative avaient fini par hurler dans la nuit... Un cri à glacer le sang jusqu'à l'aube. Pour sûr, après qu'un tel son soit sorti de votre gorge, vous ne pouviez qu'avoir rendu votre dernier souffle. Fuir par la forêt de nuit n'était donc pas une option. De jour, il y avait le personnel : les infirmiers, les assistants sociaux, les vigiles... Impossible de s'éclipser sans se faire repérer. Et puis, Alan profitait du jour pour se reposer, dormir le plus possible, car la nuit, on ne pouvait fermer l'œil, car au moindre grincement de griffes, au moindre cliquetis de dents, il fallait se cacher pour ne pas être pris par le Kroc.

Le Kroc était le monstre qui hantait l'orphelinat dès que la nuit tombait et que tous les adultes étaient profondément endormis. Les grandes personnes affirmaient bec et ongles qu'il n'existait pas, sauf dans les cauchemars. Mais tous les enfants du manoir l'avaient vu et chacun était bel et bien éveillé quand ils l'avaient aperçu au détour

d'un couloir obscur. Et à chaque fois, il fallait plaquer sa main sur sa bouche pour retenir le cri d'effroi qui voulait s'échapper à la vue de ce monstre. Le Kroc était un genre d'énorme porc-épic avec une queue et une tête de rat : un long museau, de grosses dents tranchantes et des yeux rouge feu. Les pointes dans son dos étaient d'un noir profond et le reste de sa fourrure, d'un gris cendré. Il portait une blouse blanche déchirée et sale. Certains enfants en avaient conclu qu'il s'agissait d'un infirmier qui se transformait en bête la nuit. D'autres disaient que le Kroc voulait passer pour un médecin qui soignait les enfants. Et c'était aussi pour cela qu'il avait un stéthoscope cassé autour de son cou, une seringue dans une patte et une horrible pince dans l'autre. Virginie, avant de se faire enlever une nuit, avait suggéré qu'il s'agissait d'un ancien dentiste, maudit par une sorcière et qu'il capturait les enfants pour leur arracher les dents. Soi-disant, il laissait tomber des quenottes dans son sillage, mais Alan n'en avait jamais vu. Il n'avait aperçu que son énorme queue vermiforme, son imposant dos bossu et

hérissé de piquants, ainsi que l'étrange nom sur sa blouse blanche : *T.Tenax Muller*.

Il n'y avait donc aucune chance d'échapper à ce manoir, à moins d'être adopté. Mais Alan n'allait pas attendre qu'un gentil couple vienne le choisir comme fils. Il fallait élaborer un plan : si on ne pouvait s'enfuir en passant par la forêt, il fallait passer par-dessus ou par-dessous.

— Y a pas à réfléchir, Alan. Tu ne sais pas voler, alors il faut passer en dessous.

Pour Charlie, son ami imaginaire, qui se présentait toujours à lui sous la forme d'un ours en peluche blanc avec des billes bleues en guise d'yeux et une croix rouge cousue sur le ventre, la solution était toute simple : descendre au sous-sol et prendre le fameux tunnel qui passe sous la forêt.

— Comment tu sais qu'il y a un tunnel ? avait demandé Alan.

— Mais enfin, on a entendu l'infirmière en parler. Et Virginie voulait passer là avant de se

faire prendre par le Kroc.

— Mais il faut la clé !

— Virginie avait réussi à la voler. Elle est sûrement encore dans sa chambre.

Alan y avait réfléchi toute la journée. Le plan de Charlie était sa seule chance. La chambre de Virginie n'était pas très loin de la sienne. Il n'allait pas être difficile de s'y rendre, mais il n'avait aucune idée de l'endroit où elle avait caché la clé. Il lui faudrait retourner toute la pièce pour mettre la main dessus, en espérant qu'elle y soit encore. Mais pour Charlie, aucun doute que Virginie avait bien dissimulé le précieux objet : personne n'avait dû le retrouver.

— Et si elle avait la clé sur elle au moment où le Kroc l'a attrapée ? suggéra Alan

— Il l'aura probablement gardée, répondit Charlie. Il te faudra la lui reprendre.

Alan eut un frisson d'angoisse.

— Mais comment ?

Et là, Charlie, d'habitude si confiant, se montra hésitant.

— Je ne sais pas encore, nous verrons.

Lorsqu'on éteignit les lumières de l'orphelinat, il faisait déjà nuit. Alan attendit qu'il n'y ait plus un bruit dans les couloirs pour se lever en silence. Il s'habilla rapidement, laça ses chaussures, saisit sa lampe torche et après avoir pris une grande inspiration, démarra le plan de Charlie.

— Tu vas y arriver, lui chuchota l'ours dans son dos.

Alan entrouvrit la porte de sa chambre. Il tendit d'abord l'oreille. Pas un bruit. Il passa alors la tête ainsi que sa lampe torche. Le faisceau de lumière troua les ténèbres, dévoilant dans son halo de lumière les murs ocre du manoir, ainsi que ses tapisseries pourpres et les portes de l'étage des dortoirs. Tout était calme et immobile. La voie

était libre. À pas de loup, Alan sortit de sa chambre, referma la porte sans la faire grincer et se dirigea vers celle de Virginie. Malgré ses efforts, plusieurs lattes de bois couinèrent sous ses pieds.

— Attention, lui signala Charlie.

Il chuchotait toujours, ses pas n'émettant pas le moindre son – ce qui était des plus normal pour un ami imaginaire. Il conseilla également à Alan d'étouffer la lumière de sa lampe en mettant sa main devant, afin que le faisceau ne le trahisse pas, tout en continuant de s'éclairer dans le noir. Alan sentait son cœur battre à tout rompre, à tel point qu'il avait peur qu'on puisse l'entendre. Il arriva tout de même à calmer son rythme cardiaque après être entré dans la chambre de son amie disparue. Il éteignit sa lampe torche et n'éclaira aucun lustre ; la lumière argentée de la lune qui passait à travers la fenêtre suffisait à éclairer la petite pièce. Le lit contre le mur du fond était fait, les placards étaient encore pleins des affaires de l'enfant, et sur sa commode se trouvaient toujours ses quelques

jouets : une poupée Clotilde (sa meilleure amie), un bandeau de pirate (qu'elle avait volé à Gregory), une loupe (pour trouver les indices) et un « vrai » service à thé en porcelaine avec des fleurs rouges et bleues (unique souvenir de sa mère).

— La clé est sûrement quelque part par là, dit Charlie.

— Mais où ?

— Là où personne ne peut la trouver.

— Ça ne m'aide pas du tout !

— Alors cherchons !

Les deux compères se mirent à fouiller toute la chambre. En réalité, Charlie ne cherchait pas vraiment, mais Alan était content qu'il soit tout de même là. Il ouvrit son placard et fouilla dans toutes les poches des vestes et pantalons. Il regarda aussi dans le fond des chaussures et dans le petit sac à main que Virginie avait chipé à Nathalie. Mais rien. Pareil pour le lit : rien en

dessous et rien dans la taie d'oreiller ou les draps. Les tiroirs de sa commode étaient vides, Clotilde n'avait pas de poche secrète, et dans la théière, il n'y avait que de l'air.

— On a fait chou blanc, dit Alan.

— Attends, dit Charlie, il y a peut-être une trappe sous le plancher ou une cachette derrière le papier peint.

— Mais j'aurai jamais le t...

— Chut ! coupa l'ours blanc en mettant sa patte pelucheuse sur la bouche du petit garçon. Tu entends ?

Alan écouta. Il y avait un grincement... celui de l'escalier. Quelqu'un montait d'un pas lourd. Bientôt, Alan entendit une respiration lente et sifflante, le frottement d'un corps long sur le sol et le bruissement d'un sac de dents.

Le Kroc était là, dans le couloir.

Le cœur du petit garçon se remit à battre à tout

rompre. Le bout de ses doigts et de ses orteils était gelé. Figé, la théière toujours dans ses mains, il parvenait tout juste à cligner des yeux. Les pas du monstre arrivèrent devant la porte de la chambre de Virginie, la dépassèrent et continuèrent.

— Il vient te chercher, chuchota Charlie. Quand il va ouvrir la porte de ta chambre, il ne va pas te trouver et se mettra à fouiller partout, mais il ne pensera pas à venir ici tout de suite, il ne sait pas où...

Soudain, il y eut un terrifiant cri, guttural et inhumain, poussé par une bête furieuse. Le Kroc ne trouvait pas Alan et il était très en colère. Le petit garçon, terrifié, gémit et lâcha la théière qui se brisa au sol. Le cri du monstre s'arrêta aussitôt. Le silence retomba comme un couvercle.

— Il a entendu ! Il a entendu ! souffla Charlie. Cache-toi vite !

Alan, d'un revers de main, cacha les gros éclats de la théière sous la commode. Il fit ça tellement vite qu'il s'entailla le doigt. Il n'avait pas mal,

mais il se mit à saigner. Tenant sa main blessée, il se précipita sous le lit de Virginie, rampa contre le mur et se fit le plus petit possible. Il écrasa ses deux mains contre sa bouche et son nez.

Les bruits de pas lourds s'approchèrent rapidement de la chambre de Virginie et s'arrêtèrent net. Il y eut quelques secondes de silence. Puis, lentement, la porte s'ouvrit. Alan se concentra pour faire le moins de bruit possible. Depuis sa cachette, il put voir deux horribles pattes grises et griffues franchir le seuil. Une horrible odeur d'égout emplit l'endroit. La respiration sifflante de la créature lui fit froid dans le dos. Le Kroc était dans la pièce. N'apercevant que ses pieds, Alan devina qu'il était en train d'observer chaque recoin pour trouver l'origine du bruit. Il fit un premier tour de la chambre. Puis, il ouvrit la porte du placard. Il grogna en ne trouvant que des vêtements. Il fit demi-tour et alla fouiller la commode. Nouveau râle de déception. Alan constata qu'il n'avait pas fouillé sous le meuble, ne découvrant pas les morceaux de théière. D'un

pas lent, le Kroc se dirigea vers la porte ouverte. Il allait bientôt sortir et repartir. Alan sentit qu'il allait bientôt être tiré d'affaire. Mais...

Le Kroc s'arrêta subitement.

Il se pencha et gratta le plancher du bout de sa griffe.

Et Alan comprit qu'il avait découvert les gouttes de sang qui s'étaient échappées de sa coupure.

Le Kroc pivota vers le lit. Il s'approcha. Alan pressa plus encore ses mains contre sa bouche, retint sa respiration. Il n'entendait plus que le tambourinement de son cœur effrayé dans sa poitrine.

Et tout à coup, le lit se souleva !

Alan poussa un cri lorsqu'il se retrouva nez à nez avec le Kroc qui balança le sommier à l'autre bout de la pièce, le fracassant contre le mur. Il appela à l'aide lorsque le monstre au dos d'épines le prit entre ses griffes. Le Kroc le souleva au-dessus du sol, soufflant son haleine fétide sur son

visage, le braquant de ses yeux rouge sang. Alan ne pouvait détacher son regard du nez de rat, des crocs démesurés et de la pince qui s'approchait de sa bouche hurlante. Mais au milieu de cette vision cauchemardesque, le petit garçon vit aussi un éclat d'or autour du cou du Kroc : la clé qu'avait volée Virginie.

— Lâche-le ! ordonna Charlie.

Brusquement, l'ours blanc bondit sur l'énorme rat et lui mordit le bras. Surpris, le Kroc recula d'un pas maladroit, lâchant à moitié Alan pour secouer sa manche et tenter de se libérer de la mâchoire cotonneuse de la peluche. Le petit garçon eut tout juste le temps de tendre le bras et d'arracher la clé dorée du cou du monstre avant que celui-ci ne le libère complètement. Alan tomba sur les fesses, le précieux objet dans les mains.

— Cours ! Cours ! bafouilla Charlie, ses dents en mousse toujours plantées dans la chair verruqueuse du Kroc.

Alan obéit, prenant ses jambes à son cou alors

que le monstre sifflait et crachait de colère derrière lui. L'orphelin quitta la chambre, sortit du couloir, dévala les escaliers jusqu'au rez-de-chaussée, et réfléchit à la direction à prendre.

— Mais où est le sous-sol déjà ?

Au-dessus de sa tête, le cri du Kroc résonna avec fureur. Son pas pesant fit trembler le sol et les murs. Il était en train de descendre les escaliers à toute vitesse. Alan réfléchit rapidement. Par où devait-il aller ? Il y avait deux portes, une à gauche, l'autre à droite. Mais s'il se trompait, il n'aurait aucune chance de revenir en arrière. Et même s'il prenait la bonne direction, le Kroc allait le rattraper. Il fallait d'abord se cacher ! Alan se précipita vers les fenêtres de l'autre côté du grand escalier et se cacha derrière les épais rideaux. Il plaqua à nouveau ses mains sur le bas de son visage et n'émit plus aucun son.

Le Kroc arriva enfin au bas des marches et s'arrêta. Une nouvelle fois, il se mit à chercher le dernier enfant du manoir, se déplaçant lentement,

observant autour de lui, humant l'air... Alan se risqua à jeter un œil depuis sa cachette. Il vit le Kroc de dos, ses épines dorsales traversant sa blouse blanche déchirée et jaunie. Il tenait toujours sa pince de dentiste dans une main... et la tête de Charlie dans l'autre. Elle avait été sauvagement arrachée de son corps. L'ourson semblait minuscule dans la poigne du monstre. Charlie lui avait sauvé la vie, mais il s'était fait tuer. Comment un ami imaginaire pouvait-il mourir ?

Le Kroc lâcha la tête de l'ourson et se dirigea vers la porte de gauche. Lorsqu'il l'eut franchie et que ses pas se furent éloignés, Alan sortit de sa cachette et s'approcha de ce qui restait de Charlie. Il s'agenouilla et prit la tête de son ami entre ses mains. Alors que les larmes lui montaient, l'ourson se mit à parler :

— Tu as la clé ?

Alan sursauta et lâcha la peluche.

— Hé ! Fais attention !

Tremblant de surprise, le petit garçon reprit la peluche et l'observa, dubitatif.

— Comment se fait-il que tu puisses encore parler ?

— J'ai toujours ma bouche, je ne vois pas pourquoi je ne parlerais plus. Par contre, je ne vais plus pouvoir t'aider comme avant. J'espère que tu as réussi à prendre la clé.

Alan acquiesça.

— Oui, je l'ai, mais je suis incapable de me rappeler où est la porte menant au sous-sol.

— À croire que c'est toi qui n'as plus ta tête sur les épaules, se moqua Charlie. Prends la porte de droite, celle qui est derrière toi. Il y aura un escalier au fond à gauche. La porte menant au sous-sol est en bas des marches. Le Kroc est parti de l'autre côté. Dépêche-toi avant qu'il ne revienne.

— D'accord, allons-y !

Alan se releva. Il prit sa lampe torche dans une main et la tête de Charlie dans l'autre. Il ouvrit la porte dans son dos et suivit le long couloir sombre. Il regarda droit devant lui, tendant l'oreille à l'affût du moindre pas lourd ou de la respiration sifflante du Kroc. Par chance, il atteignit l'escalier sans encombre. Étroit et en colimaçon, il le descendit en espérant ne pas croiser un autre monstre ou un adulte en bas des marches. Mais non, dans le petit corridor où il arriva, il n'y avait qu'une simple porte de bois. Alan s'avança et baissa la poignée. Fermée.

— Allons, qu'est-ce que tu attends ? lança Charlie.

Alan prit la petite clé dorée dans sa poche, la glissa dans le trou de la serrure et tourna. Il y eut un déclic. Il poussa alors la porte et, contrairement à ce qu'il avait imaginé, se retrouva dans une pièce baignée de lumière.

— Mais...

Alan resta bouche bée. Il venait d'entrer dans ce

qui semblait être une chambre d'hôpital. Il y avait un lit médicalisé, entouré de tout un tas d'appareils, d'écrans, de fils et de tubes. Sur la droite se trouvait une fenêtre d'où provenait la lumière du jour, si brillante qu'on ne parvenait à rien discerner de l'horizon. Alan s'approcha du lit. Il y avait un petit garçon endormi et allongé, les jambes couvertes d'un drap blanc. Il portait un masque respiratoire, lui-même relié à une machine ronflante. Un monitoring pulsait d'un petit bip à chacun des battements de son cœur. Il y avait plusieurs ventouses blanches collées sur son corps et un tuyau transparent entrant dans son avant-bras, lui-même relié à une poche remplie d'un liquide et pendue à un pied à perfusion. Le petit garçon paraissait très fragile. En arrivant près de lui, Alan aperçut sur sa table de chevet, presque caché par les appareils, un ours en peluche, avec des yeux bleus et une croix rouge sur le ventre, similaire en tous points à Charlie.

— Mais c'est moi, dit la tête de l'ourson dans la main d'Alan.

Et Alan, observant plus attentivement le petit garçon endormi dans le lit, se reconnut également.

— Mais qu'est-ce que ça veut dire ?

— Quel est son état ?

Alan se retourna brusquement. Au bord du lit, observant le petit garçon, deux hommes en blouse blanche étaient en train de discuter. Celui qui venait de poser la question était grand, chauve, avec une barbe poivre et sel qu'il caressait du bout de son index. L'autre, blond, avec des lunettes rondes, consultait un rapport pour répondre à son interlocuteur. Alan devina rapidement qu'ils ne pouvaient pas le voir, comme s'il était subitement devenu invisible, les deux médecins parlant sans lui prêter la moindre attention.

— ... stable à l'heure actuelle. Mais le Tenax a encore une fois causé d'importants dommages.

— Je crains fort que nous soyons à nouveau au bout de nos moyens... Quand sa famille sera de retour ?

— Demain. Les parents sont au tribunal avec tous les autres proches des victimes. Le jugement contre le docteur Muller va être rendu aujourd'hui. Ils craignent qu'il évite la peine capitale.

— Je suppose parce qu'il n'a pas directement tué les enfants, dit le grand docteur.

— Oui. Ils sont morts des suites de l'infection parasitaire, mais pas de sa main. Comment peut-on être si monstrueux ?

— Au point d'arracher les dents sans anesthésie et avec des instruments souillés à l'urine de rat ? Il n'y a pas besoin d'être un monstre pour ça. Seul l'humain est capable d'une cruauté si inspirée.

Le grand homme ne lâchait pas le Alan alité de ses yeux tristes.

— Prévenez-moi quand sa famille sera de retour. Je leur parlerai de leur dernier recours pour tenter de sauver leur enfant. Peut-être fera-t-il partie des plus chanceux.

— Je l'espère, dit le médecin aux cheveux

blonds. Il n'y a plus que lui.

— Il faut qu'il puisse tenir le traitement. Il n'y a que lui qui peut revenir d'entre les morts...

Alan frissonna. Il avait du mal à saisir ce qui était en train de se passer. Où était-il exactement ? Il ne semblait plus se trouver dans le manoir Deux-Rives. Rêvait-il ? Et pourquoi se voyait-il dans un lit médicalisé ? Pourquoi personne ne le voyait ou l'entendait ?

— Suis-je un fantôme ?

Il observa son double endormi. Derrière les fenêtres, le soleil continuait de briller intensément. Il recula contre le mur, frissonnant à la pensée qui venait de lui traverser l'esprit.

— Je suis mort ?

— Peut-être pas encore, répondit Charlie.

— Alors que dois-je faire ?

— Tuer le Kroc !

Alan, ahuri, leva la tête de l'ourson vers son visage.

— Tu es dingue ? Comment veux-tu que je fasse ?

— Regarde encore !

Obéissant à la peluche, Alan se retourna vers le lit médicalisé. Des deux médecins, il n'y avait plus que le grand docteur chauve. Il était en train de parler à une dame en pleurs, assise sur une chaise, et tenant la main du double d'Alan. Le garçon reconnut sa mère.

— Mais alors, je ne suis pas un orphelin ?

— Toi oui, mais peut-être pas celui qui est dans ce lit.

Alan ne comprenait pas. Qui était ce garçon qui lui ressemblait tant si ce n'était lui-même ? Cette dame si malheureuse de voir son fils endormi, n'était-elle pas non plus sa maman ? Alan avait une irrésistible envie de les rejoindre tous. Ou plutôt, de rester dans cette lumière, d'être vu,

d'être entendu.

— Pensez-vous que ça le guérira ? demanda faiblement la dame au docteur.

Le grand homme s'approcha du pied à perfusion et contrôla le débit de la solution qui s'écoulait lentement dans la tubulure jusqu'à l'enfant endormi.

— Il a toutes ses chances, répondit le médecin.

La dame étouffa un sanglot.

— Bats-toi mon chéri. Bats-toi.

— Tu peux battre le Kroc avec ça, dit Charlie à Alan.

— Quoi ?

— Le remède. Il faut l'utiliser contre le Kroc.

Alan se rapprocha du lit et vit la poche en plastique transparent contenant l'ultime traitement.

— Mais comment je...

— Il est dans ton sang, coupa Charlie.

Alan haussa les sourcils et regarda sa main blessée. Le sang avait séché, mais l'entaille n'avait pas encore cicatrisé. Se pouvait-il qu'il soit toxique au Kroc ? Mais comment le lui faire boire ? Comme s'il avait lu dans ses pensées, Charlie lui apporta la réponse :

— Utilise-moi ?

Alan écarquilla les yeux, et l'ourson lui expliqua son plan :

— Tu me fais boire ton sang et tu me jettes dans la gueule du Kroc. Il va me manger et comme ça, je l'empoisonne.

— Et ça va le tuer ?

— Pour sûr !

Mais Alan secoua la tête. Il ne voulait pas sacrifier son ami. Il ne voulait pas se retrouver seul.

— Je suis juste une peluche, Alan. Et un ami

imaginaire, en plus. Dans un sens, je ne meurs pas vraiment.

Le petit garçon ne sut pas quoi répondre. Des larmes commencèrent à lui monter aux yeux. S'il avait pu, Charlie lui aurait souri et posé sa patte blanche sur son épaule.

— Hé ! Mon vieux, t'en fais pas. On va gagner. Si tu t'en sors, je m'en sors avec toi.

Alan arrêta de sangloter.

— Tu penses ?

— Je suis ton ami imaginaire. Tu n'auras qu'à m'inventer de nouveau.

Alan réfléchit. Ça lui parut sensé.

— D'accord.

Avant de franchir la porte noire pour retourner dans le manoir, Alan gratta le sang séché pour rouvrir sa plaie. Ça le piqua, mais il ignora cette gêne, approchant ensuite la tête de Charlie de sa paume. Il sentit sa langue en plastique lui lécher la

main.

— Je ne te fais pas mal ? demanda la peluche.

— Ça peut aller.

Une fois qu'il eut fini, Alan serra fort contre son cœur la peluche à la truffe barbouillée de rouge et franchit de nouveau la porte, non sans jeter un ultime regard derrière lui. Mais lorsqu'il passa de l'autre côté, que la froide obscurité remplaça la tiède lumière, il réalisa qu'il n'était plus à l'intérieur du manoir Deux-Rives...

Mais dans les bois de brume qui entouraient l'orphelinat.

— Oh non...

Voyant les milliers d'arbres squelettiques figés dans le brouillard, Alan sentit ses os se geler. Il tourna les talons, pressé de repasser de l'autre côté de la porte. Mais celle-ci avait disparu. Là où elle aurait dû se trouver se dressait un arbre bossu au tronc éventré et vide... comme si le jeune garçon était arrivé dans ce lieu en sortant de cette

souche morte. Tournant autour de lui, paniqué, il essaya de distinguer le manoir à travers les ramifications blêmes et la poix épaisse. Mais il ne vit rien d'autre que les innombrables monstres d'écorce grisâtre dont les branches semblaient onduler dans la brume.

— Non, non, non... On est perdus en pleine forêt. Personne ne sort vivant de la forêt.

— Du calme, du calme, lui dit Charlie d'une voix douceuse.

— Mais où dois-je aller ?

Charlie ne répondit pas. Alan était pétrifié, ne sachant quelle direction prendre. Il régnait un silence mortel. Mais si Alan tendait l'oreille et ignorait le galop de son cœur effrayé, il pouvait entendre de sinistres craquements et le ronflement des bois hantés.

— Avance, lui dit Charlie d'un ton langoureux. Droit devant toi, c'est le meilleur chemin.

Crispé, Alan jeta la tête de l'ourson au sol.

— Tu dis n'importe quoi, s'emporta l'enfant, les larmes coulant sur ses joues. Tu ne sais pas où l'on est ! Tu ne sais pas où l'on va ! Si je t'écoute, je vais m...

Il ne termina pas sa phrase. Le dernier mot était resté coincé au fond de sa gorge. Il venait d'entendre un bruit sourd, suivi d'un cliquetis. Alan ne fit plus un geste. Les sons se firent de nouveau entendre. Un pas lourd et un tintement osseux, léger, comme des dents s'entrechoquant dans une petite bourse. La respiration d'Alan tremblota alors que les bruits devenaient plus perceptibles.

— Il est là, souffla Alan.

— Oui, approuva Charlie toujours par terre. Il approche.

Alan récupéra la tête de Charlie avec douceur. Il regarda droit devant lui. À travers la brume, il vit se dessiner une ombre, glissant entre les arbres, comme si ces derniers s'écartaient sur son passage. Alan voulait reculer, courir, fuir, mais ses

jambes étaient paralysées. Il sentait que s'il faisait le moindre geste, le monstre foncerait sur lui et l'attraperait sans effort. Bientôt, il discerna ses longues épines dorsales, sa blouse déchirée, son faciès de rat avec ses yeux rouges et ses énormes pattes griffues tenant la terrifiante pince de dentiste.

Alan serra fort Charlie contre lui. Il fallait attendre que le Kroc soit suffisamment près. Il n'aurait pas de seconde chance. Il devait envoyer Charlie au fond de sa gueule pour l'empoisonner, le tuer, le faire disparaître.

— Je vais t'avoir, je vais t'avoir, je vais t'avoir, murmura-t-il pour se donner du courage.

Mais soudain, il y eut un sifflement désagréable. D'abord discret, il s'amplifia lentement. Il semblait venir de partout à la fois. Alan eut soudain la migraine et le brouillard blême qui l'entourait prit une teinte pourpre.

— Aïe ! Qu'est-ce qu'il se passe ? gémit-il.

Le sifflement devint plus fort. Et au milieu de ce son, il crut discerner des lamentations, provenant directement des arbres. Les ramifications de ces derniers se mirent à onduler, se tortillant à la manière de vers. Les branches et les écorces devinrent rouges à leur tour, comme si la brume sanguine s'insinuait en eux. Les voix lointaines se rapprochaient, tout comme le Kroc qui n'avait pas arrêté son avancée, toujours aussi sombre et menaçant tandis que ce qui était gris et blanc devenait écarlate : les herbes, les arbres, le brouillard... la fourrure de Charlie.

Alan le souleva, horrifié. Son ami imaginaire était devenu aussi rouge et poisseux que le sang, ses yeux étaient aussi noirs que le néant et ses dents aussi pointues que celles du Kroc.

— Je veux à nouveau te goûter !

Alan se mit à hurler lorsque la tête de la peluche lui échappa des mains, bondissant sur lui et enfonçant ses crocs aiguisés dans son cou. Le petit garçon chavira, tombant sur le dos. Il tenta de se

libérer de Charlie, mais ses forces l'abandonnèrent rapidement. Ses bras s'affaissèrent, son corps se raidit et ses yeux, grands ouverts, n'aperçurent plus que l'obscurité pourpre. Les branches des arbres gigotaient en myriades de vers rougeâtres au-dessus de lui, répandant une bruine d'hémoglobine. La forêt était devenue un visqueux galimatias veineux. Le sifflement était assourdissant. Et alors que l'ombre du Kroc se pencha sur Alan, l'engloutissant dans sa noirceur, les lamentations au loin se muèrent en voix tout juste audibles :

— Que se passe-t-il ? Docteur ?

— C'est comme pour les autres... Le traitement se retourne contre lui. Nous ne pouvons plus rien faire.

Et le sifflement interminable du monitoring perdura dans les ténèbres.

La parole à... Anthony Lamacchia

Quand *L'Indé Panda* a lancé son appel à textes pour son dixième numéro, je me suis dit que ça serait l'occasion d'écrire un texte en faisant participer ceux qui me suivent sur les réseaux sociaux. Je leur ai donc donné le choix du genre, de la thématique, du lieu et du protagoniste pour orienter ma nouvelle. Il en a résulté l'histoire que vous avez lue. J'espère qu'elle vous a plu.

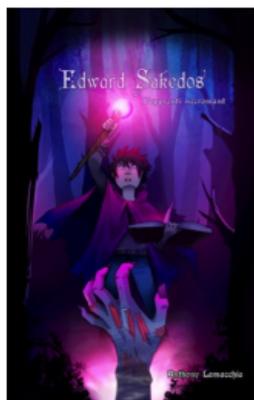
Ayant commencé l'écriture très jeune, je me suis lancé dans l'autoédition en 2018 avec un petit thriller : *L'inspiration des best-sellers*. J'ai continué en 2019 avec un roman d'épouvante : *Le Carnaval de Sang-Rire* et un roman jeunesse : *Edward Sakedos l'apprenti nécromant*.

J'ai encore plein de projets orientés vers le fantastique et la fantasy, donc si vous souhaitez

m'accompagner dans cette aventure, n'hésitez pas à me suivre sur Facebook et Instagram en tapant Anthony Lamacchia Auteur et en consultant mon site : lamacchiaanthony.com

Merci à l'équipe de *L'Indé Panda* et merci à vous qui nous lisez.

À très bientôt.



Edward Sakedos l'apprenti nécromant

Synopsis :

Dans le village de Lourde-Brume vit un jeune garçon : Edward Sakedos. Mais il n'est pas un enfant comme les autres : c'est un nécromant, un magicien capable de communiquer avec les morts.

Pour se venger des vacheries de ses camarades de classe et les effrayer, Edward décide d'invoquer Wil-fried Desfriches, condamné à la peine capitale pour avoir assassiné treize enfants. Mais alors que le zombie sort de sa tombe, celui-ci lui confie qu'il n'a jamais tué personne, qu'on l'a accusé à tort, et que le vrai meurtrier court toujours et risque de récidiver à tout moment.

Commencent alors les péripéties d'Edward Sakedos pour sauver les enfants du village de Lourde-Brume.

Aventures, humour, magie noire, cimetière, marais hanté et rebondissements sont au programme de ce roman qui vous happera jusqu'à la dernière page.

Liens pour se le procurer :

[Amazon](#)

[Site de l'auteur](#)

Crépuscule boréal

Claude Chervet

Cette semaine, Nukaaka fait équipe avec Simigaq. Elles viennent toutes les deux de Qaasuitsup. Elles ont le même âge. Nukaaka s'entend très bien avec Simigaq et elle se réjouit d'avoir les mêmes horaires. Elles pourront profiter de leur temps libre ensemble.

Ça ne va pas fort au Groenland. La fonte de la calotte glaciaire s'est accélérée, provoquant des tsunamis et des inondations très fréquents. La faune marine a délaissé le territoire. Il n'y a plus beaucoup de travail pour ceux qui ont voulu rester vivre là-bas.

Certains Inuits vivent toute l'année sur des

bateaux de pêche itinérants qui parcourent les mers à la recherche des quelques bancs de poissons qui ont réussi à survivre. On dit que ce sont plus des mercenaires que des pêcheurs. Cet arrangement est plus ou moins légal... Face à l'ampleur du problème, le gouvernement danois a dû se résoudre à fermer les yeux sur ces pratiques douteuses. Officiellement, et face à l'opinion internationale, il s'agit de navires de recherche.

C'est sur un de ces bateaux, le Soleil, que se sont engagées Nukaaka et Simigaq. Elles étaient jeunes, robustes et sans formation. Elles ont saisi la seule opportunité qui se présentait et, pendant plusieurs mois, elles n'ont pas regretté. Elles allaient pêcher ! On leur donnait l'occasion de renouer avec des pratiques ancestrales. Elles verraient enfin des flétans, des morues polaires, des loups de l'Atlantique, des phoques annelés et peut-être même des narvals. On disait qu'il en restait encore quelques-uns. Pour Nukaaka, le narval représentait l'animal mythique par excellence, encore plus que la baleine qui, elle,

c'était certain, avait totalement disparu des océans. Les récits de chasse et de pêche étaient parvenus jusqu'à elle, même si ses parents n'avaient pas participé à de vraies expéditions. Elle avait hérité d'un tupilak, une petite sculpture taillée dans une défense de narval, qu'elle avait cousu dans le tee-shirt qu'elle portait tout le temps pour suivre la coutume. Cet objet la protégeait et elle avait fait du narval son animal tutélaire. Elle avait forgé son chamanisme à elle, entremêlant les récits de ses grands-parents aux images des films et des séries qu'elle engloutissait. Dans sa spiritualité hybride, elle vénérât les animaux marins, sa famille aquatique.

Elle n'avait jamais vu de poisson même pas au rayon des surgelés de la supérette du village. Toutes les espèces avaient commencé à délaisser les côtes lorsqu'elle n'était encore qu'un bébé. Comme pratiquement tout le monde, elle les connaissait par les documentaires. Les phoques et les autres mammifères marins avaient suivi l'exode. Pour Nukaaka, l'océan qui s'étalait

depuis la terre n'était qu'une gigantesque nappe aqueuse qui ne servait qu'à la séparer du reste du monde, une immense piscine qui, malgré le réchauffement global, n'était même pas assez chaude pour qu'elle s'y baigne. En pleine mer, ça devait être différent. Ça devait grouiller de toutes les espèces qu'elle ne voyait qu'à l'écran ; c'était loin des hommes qu'ils s'étaient tous regroupés. Avec ce travail, elle allait à la rencontre de cette vie marine devenue fantôme chez elle. C'était l'aventure !

Elle avait entendu parler de harpons, de poursuites durant des jours et des jours, de batailles livrées jusqu'à l'épuisement. Sur le Soleil, rien de tel. Les bancs de flétans étaient repérés à l'avance par le matériel électronique, puis à l'œil nu lorsqu'ils les approchaient. La couche fluorescente qu'ils dessinaient à la surface de l'eau était immanquable. C'était la bioaccu qui les touchait eux aussi. C'était presque trop facile, se disait Nukaaka, qui était rapidement passée de l'excitation à la pitié. On ne chassait pas, on

massacrait. Dans ses rêves de voyage maritime, elle avait omis la réalité brutale. Elle avait imaginé établir un lien avec l'animal pourchassé, mais elle ne manipulait que des cadavres sans âme. Elle ne voulait plus en croiser aucun.

Cela fait quelques mois que les deux amies vivent sur ce bateau. Elles passent de nombreuses heures devant l'écran, comme à la maison. Les poissons se font rares et il faut parcourir de longues distances avant d'en croiser. Ils sont aisés à capturer une fois qu'ils ont été dépistés, mais il y en a si peu. Il paraît que cette errance morne vaut la peine, que le poisson se vend à un prix exorbitant au marché noir. Quant aux quelques phoques qui subsistent encore sur la planète, il vaut mieux qu'ils se cachent bien s'ils tiennent à perdurer. Le halo violet foncé qu'ils dégagent est le rêve de tous les marins. On les appelle le « trésor pourpre » ou le « rubis des mers ». Une seule prise suffirait à faire leur fortune. Un message tombe sur l'écran : « Nukaaka, ta visite

est dans une heure. »

Nukaaka en a marre de ces visites protocolaires qui ne servent à rien. On les bombarde d'examens depuis des années. On leur prescrit des médicaments, puis on change la prescription. Elle a tout entendu sur leur affection et elle sait surtout que son espérance de vie est faible. Elle n'a que vingt-trois ans. Ses deux parents sont déjà morts dans la trentaine de ce que l'on nomme la « fluorescence par bioaccumulation aiguë » (FBA), la bioaccu. Le phénomène n'a étonné personne. Les études menées au Groenland avaient révélé depuis longtemps que la bioaccumulation chez les habitants atteignait des taux insensés. PCB, DDT, chlordane, plomb, mercure, cadmium... La liste des polluants présents dans leur chaîne alimentaire était sans fin. Ils se nourrissaient depuis toujours de pêche et de chasse, même alors qu'ils étaient devenus sédentaires. Au début de l'ère verte, quand tout le monde prônait la sauvegarde de la planète, on louait leur rapport à la nature. Quand on a constaté

qu'ils devenaient dangereusement toxiques et qu'on n'en était plus à essayer d'inverser la tendance du développement climatique, mais à sauver sa peau, on leur a reproché leur régime carnivore. On les appelait les carnassiers. On a stigmatisé leur mode de vie, puis on les a abandonnés à leur sort.

Nukaaka a grandi émerveillée par les exploits des chasses aux morses, aux phoques et aux baleines de ses lointains ancêtres. Elle-même est née bien trop tard pour avoir connu cette époque, mais la tradition était ancrée. Elle n'a jamais goûté à la viande de phoque, le lait maternel a suffi à la contaminer. Sa mère était déjà fluorescente, mais on l'a laissé l'allaiter. L'exode n'avait pas encore eu lieu. Ils étaient livrés à eux-mêmes sur leur terre natale. On espérait qu'ils disparaîtraient lentement, sans faire de bruit. Mais ils sont encore là. Pour combien de temps ?

Elle se sent plus liée aux flétans et aux morues qui agonisent par centaines sur le bateau qu'au reste de l'équipage qui évite tout contact avec les

Inuits. Elle aussi brille dans le noir. Et Simigaq, aussi, bien sûr. Dans la cale, en agonisant, les poissons perdent peu à peu leur halo. Seuls leurs yeux gardent ensuite un voile coloré. Cette unique trace de leur affection n'est pas discernable par l'acheteur. Les têtes tranchées, les viscères retirés, les écailles grattées ; on vend le poisson le plus souvent en cubes d'un centimètre, très rarement en filet pour quelques milliardaires. Depuis que toute consommation est officiellement interdite, le trafic de la pêche est plus rémunérateur que celui de la cocaïne.

Sous l'épais manteau nuageux qui se dissipe rarement, la luminosité est très faible. Le printemps ou l'automne, on ne fait plus réellement la distinction. L'interminable journée estivale dans laquelle ils puisaient la force d'affronter la nuit hivernale s'est ternie. Nukaaka et Simigaq délaissent de plus en plus leur cabine et passent une grande partie de leur temps libre sur le pont, à scruter l'horizon, à espérer qu'un morse ou un narval apparaisse, rien que pour elles. Personne

d'autre ne le saurait, personne ne le pêcherait.

Les jours et les nuits s'enchaînent et l'océan reste aussi vide que le ciel. Ils ne croisent rien de vivant depuis plusieurs semaines, pas même d'autres marins. Mais ce soir, alors que Nukaaka s'amuse à exécuter un silencieux ballet, un casque sur les oreilles, agitant ses bras aux lueurs vertes au rythme lent de la musique, elle aperçoit quelque chose. Elle se fige et fixe son regard loin devant. La lumière a disparu, mais elle est certaine qu'elle l'a vue. Pendant un long moment, elle ne voit plus rien. Alors, tout doucement, elle se remet en mouvement. Et la lumière réapparaît. Elle jette de rapides coups d'œil autour d'elle. Elle est seule. Sans cesser de bouger, elle appelle Simigaq pour qu'elle la rejoigne. Lorsque son amie est là, elle ne dit rien. Elle pointe du doigt la silhouette à l'horizon et l'invite à la suivre dans la chorégraphie. C'est un narval. Un narval auréolé d'un bleu oublié. Il agite sa défense au même rythme que Nukaaka.

Elles n'en parlent à personne. Elles osent à

peine évoquer l'étrange rencontre entre elles. Aucun équipement n'a détecté le mammifère. Chaque soir, à partir de minuit, elles rejoignent leur poste sur le pont. Lorsqu'un marin dérange leur intimité, elles feignent de bavarder et remettent le rendez-vous au lendemain. Elles se couvrent alors d'une épaisse veste supplémentaire afin de masquer leur fluorescence car elles redoutent de l'attirer malgré elles. Mais il semble que le narval n'ait pas besoin qu'elles le protègent. Il s'approche rarement du navire. Le plus souvent, elles l'aperçoivent au loin, droit devant, comme s'il les guidait.

Tous les Inuits de l'équipage sont à présent au courant. De nuit en nuit, ils sont venus s'intégrer au ballet des deux jeunes filles. L'un sort sur le pont, l'autre rentre se coucher. Un petit groupe de six personnes danse toutes les nuits avec le narval. Ensemble, ils se répondent en illuminant le ciel de traînées vertes. La magie des aurores boréales renaît en plein océan Arctique. Ils ne se cachent plus. Quand les autres ont découvert leur rituel

nocturne, l'effervescence a failli provoquer une émeute. Ils revendiquaient tous la découverte du narval. Il n'était pas encore capturé qu'on disputait déjà sa part. Après la disparition de deux hommes vraisemblablement jetés par-dessus bord, le capitaine a dû mettre les plus agressifs aux arrêts pour calmer la mutinerie qui grondait. Les Inuits n'ont pas pris part à ces querelles. Imperturbables, ils ont continué à danser sans plus d'interruptions, jour et nuit. Au loin, le narval pointait sa défense. On ne parvenait pas à le rattraper. On se contentait de le suivre. On n'a pas demandé de renfort. La prise ne pouvait se partager. Il fallait conserver le secret.

Les autres marins les observent avec crainte. Ils murmurent en suivant le spectacle de loin, parqués derrière une barrière invisible censée les immuniser. Le spectre de la contamination est omniprésent. Ils inspectent souvent leurs mains et leurs bras, cherchant la moindre tache lumineuse. Il paraît que la bioaccu se répand. Ils les auraient volontiers fait mettre en quarantaine s'ils n'avaient

pas besoin d'eux pour manipuler les prises et s'ils ne redoutaient pas que le narval disparaisse.

Ce soir, Simigaq dégage des fluorescences roses. La lumière verte représente un stade stabilisé de la bioaccu, quand le rose apparaît, la dégradation est rapide. L'évolution de leur mal est imprévisible, mais il y a de fortes chances que les tumeurs soient déjà nombreuses chez Simigaq. Si elles ne la font pas trop souffrir, elle pourra continuer à danser avec les autres. Les médecins considèrent la fluorescence comme un épiphénomène, avec la stérilité, l'hirsutisme ou la polydactylie. Plus inquiétantes sont ces tumeurs qui surgissent soudain et que l'on ne sait traiter que par ablation. Ce sont elles que l'on tente de prévenir ou, au moins, de détecter au plus vite en examinant les Inuits. Nukaaka sait bien que ces médecins danois si faussement attentionnés ne s'intéressent pas à eux, qui sont condamnés. Au Groenland, ils n'étaient pas soumis à des analyses aussi poussées. S'ils le sont à présent, c'est qu'on commence à trouver des fluorescences chez les

populations plus méridionales. La maladie a fait son petit bonhomme de chemin. Le végétarisme ne les a pas protégés. Ça les inquiète. Pas elle. Elle a été bercée par les récits des anciens qui ont su préserver la tradition orale. Elle aurait pu la perpétuer. Si elle avait pu avoir des enfants. Elle chasse les pensées désagréables qui se dessinent et se met à danser. Elle ne sait pas si elle doit bénir ses ancêtres ou les maudire. Sans eux et leurs coutumes, elle ne serait pas là. Mais serait-elle mieux lotie ailleurs ?

C'est tout naturellement que Nukaaka est devenue le chef du groupe. La jeune fille au tupilak est l'amie du narval. Elle les a connectés. Ils le suivent à travers elle. Ils forment une communauté isolée, un groupe silencieux, se reliant par les regards et par les gestes ; une communication à la fois plus intime et moins transparente. La parole n'a pas d'importance. Ils ne l'utilisent plus. Ils sont la personnification des aurores boréales. Ils peuvent recréer le lien avec la nature dans leur danse quotidienne. Les chamans savaient. Ils

avaient prédit que leur peuple entrerait de nouveau en connexion avec le souffle de la terre. Ils n'ont pas été les premiers fluorescents par hasard. Ils ouvrent la voie aux êtres humains.

Dans sa transe lumineuse, Nukaaka tourne le regard vers le ciel, capturant l'esprit de la lumière polaire, la lueur masquée par les nuages, mais qui est bien là, avec elle, et qui l'accompagne.

Le *Soleil* a disparu depuis six mois. Tout espoir de le retrouver s'est éteint. Les dernières liaisons ne rapportent aucun message de détresse. Après plusieurs messages indiquant un temps stable et la poursuite de sa course au nord de l'archipel du Svalbard, le *Soleil* a émis une série de sons lancinants apparentés à un chant. Depuis, plus rien. Sa disparition coïncide avec celle des dernières espèces marines. L'océan est officiellement vide de vie.

La parole à... Claude Chervet

Je suis ravie de participer à ce numéro de *L'Indé Panda* ! C'est une première et c'est donc l'occasion de présenter mes écrits et, principalement, mes fictions. Ces textes sont généralement courts et variés en genre, mais utilisent souvent le portrait, ou la personnification (car j'ai plaisir à faire parler les animaux), pour offrir la vision d'un instant ou de toute une vie à travers un prisme spécifique. Elles sont loin d'être toutes sombres, mais elles ont en commun qu'elles racontent toutes une histoire ; parfois simplement pour distraire, faire rire ou étonner. Une petite partie est en lecture sur mon blog : <http://unmurmuredeliberte.fr/>

Un recueil est actuellement en phase active de recherche d'éditeur.

Quand ces récits se situent dans un avenir plus ou moins lointain, ils prennent une couleur que j'ai du mal à définir. Terne ? Foncée ? Le ciel couvert peut-être... Envisager le futur, écrire de la science-fiction, permet de se lancer dans une réflexion sur nous, sur nos vies, sur nos sociétés. Accentuer tel déséquilibre et voir jusqu'où cela peut nous mener, imaginer comment nous allons évoluer, à travers des portraits, des histoires de vie...



SOLO EN DUO

Solo en duo

Synopsis : (*Genre : anticipation*) Inoma vit seule. Mais elle n'est jamais seule. La solitude n'est plus de notre monde. Nous vivons mieux, plus vieux et mieux entourés. D'une certaine

façon...

Lien pour se le procurer :

[Site de l'autrice](#)

Passage

Sam Kolchak

De gros cumulus s'amoncellent au-dessus de Lyon. Mes pensées s'obscurcissent.

Le vent se lève, apportant le fragile espoir que ces moutons disgracieux seront bientôt dispersés. Le printemps peine à s'installer et la promesse du renouveau se laisse tout juste imaginer.

Déterminé à ce que l'on ne me retrouve pas, j'ai déserté mon appartement de Monplaisir le jour de l'anniversaire de mes soixante-dix ans. Ma situation est particulière. C'est pourquoi j'ai demandé un réexamen auprès du ministère de la Régulation. Mais en 2050, l'administration est encore plus lente et obstinée que par le passé.

Depuis quelques jours, j'erre dans le quartier de la Croix-Rousse : plus précisément, près du « Gros Caillou ». Errer n'est pas vraiment le bon terme, car j'ai un but, inavoué.

Les légendes urbaines ont la peau dure. Et j'essaie de vérifier la véracité de l'une d'entre elles.

Bien entendu, ce ne sont que des amis d'amis qui nourrissent ces histoires à dormir debout, ou des témoignages anonymes trouvés sur le « lightnet », réseau échappant au contrôle de ces foutus gouvernements qui brident notre liberté... pour notre bien. Mais je n'ai plus vraiment le choix. Je dois localiser celui qui pourra me faire quitter ce pays pour un autre, où être âgé n'est pas encore un crime.

Cela fait quelques heures que je tourne en rond. Un comportement qui pourrait attirer l'attention des « modérateurs », de solides hommes de vingt-cinq ans, tout au plus, à la solde du ministère de la

Régulation. Trop jeunes pour pouvoir se projeter dans la vieille carcasse d'un septuagénaire, et trop étrangers à la ville où ils exercent, ils ne ressentent aucune culpabilité à nous pourchasser comme de vulgaires criminels. D'ailleurs, il me semble en avoir repéré deux près de l'entrée du parking souterrain.

J'ai pris la précaution de teindre mes cheveux en noir. Mon élégante moustache a malheureusement fait les frais de cette transformation indispensable. Elle a disparu après quelques coups de tondeuse. Je ne me reconnais plus dans le miroir. Pour dissimuler mes profondes rides, rien de tel qu'une casquette bien enfoncée sur mon front. Pour me fondre dans la masse, j'ai également choisi une veste passe-partout : chamarrée, comme la mode actuelle l'impose. Mon départ a été préparé, méticuleusement. Et j'ai réussi à me procurer plusieurs cartes de cryptomonnaie qui me permettront de tenir sans soucis pendant plusieurs mois : une vraie petite fortune. Mais j'ai peur que les patrouilles finissent

par me tomber dessus, et puis surtout, je ne peux fuir nulle part. Impossible de quitter le pays, ni même la ville.

Je ne sais pas vraiment qui je recherche. Plutôt un homme, d'après les témoignages les plus convaincants ! Mais cela pourrait tout aussi bien être une femme. Je n'en sais absolument rien.

J'ai plus de mal à maîtriser mon stress depuis qu'un groupe de modérateurs fraîchement embauché m'a dévisagé avec insistance hier matin en sortant de la mairie principale. Si l'un d'entre eux avait eu un peu plus d'expérience que les autres, nul doute que j'aurais été embarqué au premier Centre de Départ. Désormais, ma démarche est hésitante, mes mouvements maladroits. Chaque personne que je croise m'examine, comme si je lui paraissais suspect. Cette sensation oppressante domine maintenant mes pensées.

J'accélère subitement le pas.

Ce n'est pas très malin ! Je crois avoir attiré

l'attention des modérateurs.

Je descends la montée Saint-Sébastien, submergé par une angoisse palpable.

Merde ! Ils m'ont repéré.

Mes jambes n'ont plus de tonus, mais je me force à courir le plus vite possible. Dans quelques minutes, sans doute moins, ils m'auront rattrapé et je pourrai dire adieu à ce qui reste de ma vie.

Tout un tas d'idées se bouscule dans ma tête. Toutes plus farfelues les unes que les autres. Je n'ai aucune chance de leur échapper.

J'arrive sur une place, déjà à bout de souffle. Tous les regards se braquent sur moi.

Alors que je suis sur le point d'abdiquer, une porte s'ouvre. Un curieux individu gesticule, m'invitant à entrer dans un vieil immeuble.

Je me précipite vers lui, complètement perdu et disposé à lui obéir sans protester.

— Dépêchez-vous ! m'ordonne-t-il en refermant

derrière lui. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Nous arrivons sur une cour intérieure à plusieurs paliers. Face à nous, un surprenant escalier en pierre à ciel ouvert dessert les étages du bâtiment auquel il est accolé. Des coursives longeant toute sa largeur se dessinent derrière l'impressionnante structure.

— Nous sommes dans la Cour des Voraces, me dit-il en empruntant de nouvelles marches qui s'enfoncent sous l'immeuble. C'est une traboule.

— Il me semblait qu'elles avaient été détruites.

Je lui réponds comme si nous étions de vieux amis et oublie l'ombre d'un instant la menace qui n'a disparu que visuellement.

— Non ! Monsieur Legrand. La métropole interdit d'en faire la publicité, mais elles existent toujours et leurs accès sont limités aux seuls locataires... et à de rares personnes, dont je fais partie. À certaines époques, elles ont permis aux Lyonnais de se déplacer discrètement. Chose

devenue contrariante pour nos dirigeants. Quelques-unes conservent leurs mystères, poursuit-il avec un regard énigmatique.

Je m'arrête un instant. Comment peut-il connaître mon nom ?

Il me tire par la manche et je manque de tomber.

— Pas le temps de gamberger. Si vous voulez avoir une chance de vivre, vous devez me faire confiance. Je m'appelle Jirôme, et je suis le pass... age. J'ai essayé de vous contacter, mais vous n'êtes pas venu au lieu du rendez-vous. On peut dire que vous êtes verni ! Je n'ai retrouvé votre piste que tôt ce matin.

Son élocution est curieuse, parfois hachée, avec un accent indéfinissable. Je ne comprends rien à ce qu'il me raconte. Que me veut cet étrange individu ? Serait-il celui que je recherche depuis plusieurs jours sans trop y croire ? Il paraît tout droit sorti d'une autre époque avec sa vieille chemise blanche beaucoup trop grande pour lui et ce jean qu'il a retroussé pour ne pas marcher

dessus. Il n'a pas l'air méchant et sa petite taille me rassure, mais il semble connaître beaucoup trop de choses à mon sujet. Et comment a-t-il pu me reconnaître sous mes nouveaux traits ?

Nous débouchons sur une allée coincée entre deux immeubles. Les pavés et la végétation nous projettent un siècle en arrière. Je me sens comme un résistant fuyant la milice de la Gestapo. Un escalier, délimité par des grilles en fer forgé, nous fait descendre de plusieurs mètres, nous menant tout droit dans une impasse.

— Par ici ! me dit-il en écartant du bras les branches d'un laurier dont la présence m'interpelle.

Derrière, un très léger renforcement éveille ma curiosité.

— Cet accès a été condamné par un mur il y a un peu plus de vingt ans, poursuit-il. Des habitants l'ont démoli pour le remplacer par une poterne.

La maçonnerie pivote difficilement sur

l'intérieur d'un nouvel immeuble.

— Auparavant, le public pouvait déambuler librement à travers ces fascinants dédales. Mais les temps ont bien changé.

Non sans mal, nous repoussons le pan de pierre qui finit par épouser parfaitement la paroi. Seuls un faible filet d'air frais et de légères griffures sur le sol pourraient dénoncer sa présence aux personnes non averties. Au bout du couloir, Jirôme plaque un drôle d'objet sur le lecteur électronique. La lourde porte, dont l'esthétique détonne avec celui du bâtiment, se déverrouille.

Sur le trottoir opposé, un jeune couple promène son bouledogue sans nous prêter attention.

Mon guide marche trois bons mètres devant moi à un rythme rapide sans toutefois trahir notre empressement. Il bifurque régulièrement, évite les axes principaux et nous fait passer sous un nouveau porche débouchant sur un petit chemin pavé.

Je lui saisis le bras gauche pour l'arrêter.

Il regarde derrière nous et m'attire contre le mur pour nous rendre invisibles depuis la rue.

— Pouvez-vous m'expliquer ce que vous comptez faire ? Nous leur avons échappé pour l'instant, mais ils vont finir par nous retrouver avec toutes ces caméras qui quadrillent la ville.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas présenté dans un Centre de Départ ?

— Jirôme, vous avez quoi ? Cinquante ans ? Vous prenez des risques démesurés pour quelqu'un à qui il reste une vingtaine d'années avant de faire le grand saut. Pour ma part, je tiens encore à la vie, et je ne me sens pas prêt à quitter ce monde, même si l'on me promet de vivre les plus beaux moments de mon existence en acceptant cette drogue qui est censée nous faire mourir dans un état d'extase indescriptible. Ma situation est particulière. J'ai été retrouvé inconscient dans la rue alors que j'avais une vingtaine d'années. D'après des spécialistes, j'ai été victime d'un grave traumatisme qui a provoqué une amnésie

totale. Pas la moindre famille ou la moindre connaissance pour m'aider à recouvrer mon passé. L'administration m'a attribué une date de naissance de façon arbitraire, et je la conteste.

— Sans vouloir vous offenser, Monsieur Legrand, vous faites bien vos soixante-dix ans, et je ne serais pas surpris que vous en ayez davantage. Mais le problème n'est pas là !

— Je vous arrête tout de suite ! D'abord, comment connaissez-vous mon nom ? Et puis par quel miracle comptez-vous me faire quitter l'Europe ?

— Je n'ai pas le temps de vous expliquer. Ce serait bien trop long et cela ne pourrait que vous embrouiller. Contentez-vous de me suivre et tout se passera bien. Au fait, vous avez toujours vos cartes de cryptomonnaie avec vous ?

Comment peut-il connaître leur existence ?

— Oui, je les ai ! Mais pourquoi cette question ?

— Là où vous allez, elles ne vous serviront à rien. Par contre, grâce à elles, je pourrai acheter le silence de certaines personnes.

Tout cela devient bien compliqué. Cherche-t-il réellement à m'aider ? Veut-il me dépouiller de mon argent ? Ou désire-t-il simplement me faire disparaître comme l'ont fait les docteurs avec ma femme qui n'avait que soixante-six ans et qui se portait comme un charme avant cet étrange coup de fatigue ?

Des voix masculines résonnent dans la rue. Le ton est sans équivoque : il s'agit de modérateurs. Ils nous recherchent.

Jirôme se précipite dans les escaliers au bout du sentier. Je le suis sans réfléchir.

Ai-je vraiment le choix ?

La pluie se met à tomber par petites averses.

Alors que nous dévalons les pentes de la Croix-Rousse, mon pied droit se dérobe. J'ai le réflexe de transférer le poids de mon corps sur l'autre

jambe et j'évite de justesse l'entorse. Conscient d'avoir frôlé le pire, j'interpelle Jirôme qui ne s'arrête pas immédiatement, le son de ma voix étant atténué par le bruit du déluge qui s'abat soudainement sur nous.

L'eau pénètre mes vêtements, ralentit mes mouvements et pèse comme un fardeau qui annihile petit à petit ma volonté. Je réalise que mon moral se met au diapason de la météo.

Je ne peux m'empêcher de penser à toutes mes affaires qui sont restées dans la chambre que je loue près de de la place Tabareau. Certes, il n'est pas envisageable de vagabonder avec un gros sac à dos, mais je regrette tout de même de ne pas avoir été plus prévoyant. Un change et une veste imperméable n'auraient pas été superflus.

Jirôme rebrousse chemin en comprenant que j'ai quelques difficultés à le suivre. Il m'encourage d'une petite tape sur l'épaule.

— On a fait la moitié du trajet. Une fois de l'autre côté de la passerelle Saint-Vincent, nous

aurons fait le plus dur. Le Vieux Lyon regorge de traboules. Il sera bien plus aisé de nous déplacer à l'abri des regards indiscrets. Si cela peut vous redonner du baume au cœur, je peux vous assurer qu'il vous reste de belles années à vivre là où je vous amène.

Nous croisons de nombreux piétons, cachés sous leur parapluie. Impossible de discerner les traits de leur visage. Les moins prévoyants sont à découvert, comme nous, et courent à une allure effrénée, slalomant difficilement parmi une foule indisciplinée.

À l'angle d'une rue, mon guide m'attire sous un porche. Nous sommes seuls.

— Enlevez-moi cette veste et cette casquette ! murmure Jirôme. Vous êtes bien trop voyant. Deux grands gaillards sont plantés à une centaine de mètres de nous, près de la fresque des Lyonnais. Ils ne bougent pas malgré la pluie. Ce sont forcément des modérateurs et ils ont votre description. Cela ne fait aucun doute. S'ils ne sont

pas sûrs de leur coup, ils ne tireront pas à distance. C'est déjà ça. On va contourner le pâté d'immeubles par le quai.

Je n'ai pas oublié ces faits divers devenus de plus en plus fréquents, mais étouffés par les médias. Des septuagénaires sont lâchement « régulés » alors qu'ils tentent d'échapper à leurs poursuivants. Dans une société surpeuplée, on ne s'émeut plus du sort de ces citoyens jugés indésirables. Si les enfants n'ont plus de quoi se nourrir, c'est de notre faute. Si l'économie vacille, c'est encore de notre faute. Nous coûtons trop cher à la collectivité. Nous sommes juste bons à disparaître comme dans le film *Soleil vert*. À la différence que nos corps ne sont pas destinés à la consommation : piètre consolation. En témoignent ces funérariums dont l'activité ne se dément pas à côté des Centres de Départ prisés par les plus fatalistes.

Une petite accalmie nous offre l'occasion de traverser la passerelle sans devoir redouter les bourrasques qui nous ont malmenés jusque-là.

Douce sensation que l'odeur de la pluie ! Elle est d'autant plus agréable qu'elle me ramène à ce jour qui a bouleversé ma vie. Celui où j'ai partagé mon parapluie avec cette charmante inconnue, réfugiée sous un arbre encore trop jeune pour pouvoir la protéger convenablement des assauts de la météo. Elle est devenue ma femme quelques semaines après cet instant magique. À cette époque, il n'était pas question d'assassiner de pauvres retraités qui avaient trimé pendant toute leur carrière pour le bon fonctionnement d'une société en déclin.

Parti en éclaireur, Jirôme avance sereinement avec une nonchalance déconcertante.

De l'autre côté du fleuve, il se retourne, signe qu'il est temps pour moi de l'imiter.

J'essaie de prendre un air décontracté, mais sans ma casquette, je me sens nu et exposé. À nouveau, ma démarche devient saccadée. Je balance légèrement mes bras pour me forcer à être plus naturel, mais c'est encore pire. Un petit garçon me pointe du doigt après une remarque

désobligeante sur mon âge. Son rire moqueur fait de moi l'attraction de cette maudite passerelle.

Saleté de mioche ! J'ai toujours regretté de ne pas en avoir eu, mais à cet instant, ces pensées sont bien lointaines.

Un coup de sifflet me fait sursauter.

Les modérateurs près de la fresque m'ont repéré et ils sonnent l'alarme en espérant que d'autres les rejoindront.

Je bouscule les gens qui se mettent en travers de ma route. Certains essaient bien de me stopper, mais le canif que je viens de sortir de ma poche leur redonne bizarrement une once d'humanité.

De l'autre côté de la Saône, je traverse le quai sans même prendre le soin de regarder si des véhicules arrivent. La chance est avec moi. Pour l'instant !

Je pars en direction de la gare Saint-Paul, puis je tourne vers le sud, m'en remettant à mon guide.

Il ouvre une nouvelle porte et nous voilà à nouveau dans une traboule. Elle est différente de celles que nous avons sillonnées jusqu'à maintenant. Les cris de la rue sont étouffés derrière la lourde menuiserie, comme si nous échappions progressivement à ce monde tyrannique pour en gagner un plus sûr. Son couloir est sombre et étroit, mes pas résonnent au contact de ce sol calcaire dont je ne saurais estimer l'âge. Ma respiration se répand en murmures pour se dissiper dans cette cour intérieure, seule source de lumière. Là, plusieurs immeubles imbriqués s'élèvent sur cinq étages ouvragés en pierre de taille, sublimés par la galerie aérienne et l'escalier. Le corridor se poursuit de l'autre côté, à nouveau plongé dans l'obscurité. Cela est plus conforme aux souvenirs que j'avais des traboules.

— Échangeons nos vêtements ! m'intime Jirôme alors qu'il déboutonne sa chemise avec dextérité. Et surtout, attendez quelques secondes avant de me suivre !

Je quitte mon pull jaune à manches courtes et

mon jean argenté en viscosse avant d'endosser ce drôle d'accoutrement. À ma grande surprise, il me va parfaitement.

Dans la précipitation, je me rends compte que je n'ai pas récupéré mes affaires dans les poches de mon pantalon. Il ne me reste que cette vieille Breitling que j'ai toujours possédée.

La porte au fond du couloir est entrouverte. J'essaie de me calmer. Si Jirôme avait voulu m'arnaquer, il me l'aurait refermée au nez, et j'aurais été fait comme un rat.

Je patiente un peu. Je me force à compter jusqu'à cinq avant de quitter cet endroit rassurant.

La foule est dense et je pourrais presque passer inaperçu si je ne portais pas cette tenue démodée.

Plus haut dans la rue, du remue-ménage plus important qu'à l'accoutumée annonce l'arrivée de modérateurs.

Je m'empresse de rejoindre Jirôme qui s'engouffre dans une nouvelle traoule.

Celle-ci est magnifique ! La pierre, très usée par endroits, et les voûtes en ogive sont vraiment admirables. Dire qu'un si formidable patrimoine se cache sous nos yeux sans que nous en ayons conscience ! Le couloir semble beaucoup plus long que ceux que nous avons empruntés jusqu'à maintenant.

Nous enchaînons ces passages oubliés de la majorité des Lyonnais et progressons à un bon rythme. Nos incursions dans les ruelles encombrées du Vieux Lyon sont brèves, mais les regards à mon égard sont tous accusateurs.

— Nous y sommes presque, fanfaronne Jirôme avec un sourire victorieux.

Mais ce n'est pas encore gagné.

Alors que mes pieds foulent un pavage irrégulier et mal entretenu, de nouveaux sifflets me font sursauter.

Cette fois-ci, nous sommes faits !

Deux groupes de plusieurs modérateurs

s'annoncent à chaque extrémité de la rue. Ils paraissent sereins, sûrs du résultat final.

Jirôme m'agrippe à nouveau par la manche et me traîne vers une énième porte qu'il s'empresse d'ouvrir avec son curieux passe-partout électronique. Son visage est relâché, comme si la partie venait de se terminer à notre avantage.

Cet endroit est différent. Il semble encore plus vieux que tous ceux que nous avons parcourus. La pierre est rugueuse et je ne discerne aucune jointure, comme si ce corridor avait été directement taillé dans la roche. Une petite cour intérieure illumine la fin de cet étrange tunnel. L'eau ruisselle sur sa paroi. Enfin décidés à percer ce voile grisâtre, les rayons du soleil s'y reflètent avec une intensité vengeresse. Pendant un instant, je ne vois plus rien.

— Il est temps pour vous de partir. Je vais bloquer la porte afin de les retenir. Ils ne peuvent plus rien contre vous, s'esclaffe Jirôme alors qu'il s'enfonce dans le couloir.

Je suis partagé entre la joie et l'incompréhension. Je le regarde s'éloigner et pivote vers le mur.

Il n'y a rien ! C'est un cul-de-sac !

Je fais volte-face, déstabilisé.

Des coups sourds résonnent le long de la galerie. Les efforts des modérateurs vont être récompensés.

— Allez-y ! hurle Jirôme.

— Où ?

Je me retourne à nouveau.

Il y a une brèche dans la pierre, assez large pour que je m'y faufile. J'aurais pourtant juré qu'il n'y avait rien quelques secondes auparavant.

Tandis que je m'insinue dans l'anfractuosité, un vieux souvenir refait surface. Je me revois clairement avec ce même pantalon et cette chemise. Une phrase de Jirôme me revient : « Je suis le pass... age ». Maintenant que j'y réfléchis,

il a marqué une pause volontaire en la prononçant.
« Je suis le passe-âge ». Voilà ce qu'il a
réellement dit !

Le soleil est aveuglant, presque étourdissant.

J'avance machinalement, submergé par une
sensation de déjà-vu particulièrement perturbante.

Je fais un effort de mémoire, mais c'est le vide.
Je ne sais pas qui je suis ! Où je suis !

J'ai un mal de crâne foudroyant. Mon cœur
s'emballe. Mon corps va lâcher.

Je titube. Les mains qui me protègent de cette
intense lumière sont fortes et jeunes. Ce sont les
miennes, et pourtant elles me semblent étrangères.

Je perds l'équilibre, tentant de me rattraper au
présentoir d'un kiosque à journaux.

L'une des dernières choses que je discerne,
c'est ce titre de *L'Équipe* : « Époustouflant ! ». Des
footballeurs en noir et or manifestent leur joie.

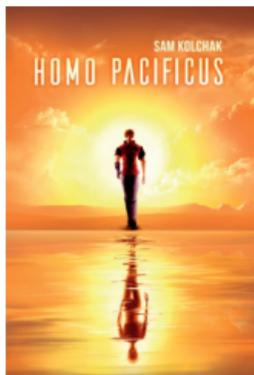
J'arrive encore à lire quelques mots avant que ma vue ne se brouille, avant de perdre connaissance : « Lyon, champion de France, pour la 7^e fois d'affilée ». Nous sommes en 2008...

FIN

La parole à... Sam Kolchak

La littérature indépendante prend doucement son essor. Merci à *L'Indé Panda* pour son formidable travail et pour sa mise en avant d'auteur(e)s dont la reconnaissance se fera, je l'espère, avec le temps.

Ma nouvelle vous aura peut-être donné envie de visiter ma ville d'adoption, Lyon, et de lire mon roman de science-fiction, *Homo pacificus*. Si vous aimez l'action et les rebondissements, vous devriez être servis. Courant juillet, vous pourrez également lire *Le Manoir aux sanglots*, une nouvelle à fins multiples dans la catégorie « fantastique ».



Homo pacificus

Synopsis :

L'embrassement planétaire n'a pas eu lieu malgré la terrible et soudaine guerre thermonucléaire qui a ravagé une grande partie de l'Asie.

L'Humanité se trouve dans une impasse. Son taux de natalité, tombé à zéro, et des fanatiques, convaincus de l'arrivée imminente du Jugement dernier, vont confronter l'Homme à ses démons.

Mais un premier contact extraterrestre va remettre en cause le peu de certitude qu'il restait sur cette planète. Amis ? Ennemis ? L'avenir devient plus que jamais incertain pour les habitants de la Terre.

Lien pour se le procurer :

[Amazon](#)

La place est à prendre

Marie Hamel

Décembre. La nuit est déjà tombée sur la ville et un petit vent frais souffle dans les rues : heureusement, l'hiver est clément dans la région. Elle vient de terminer sa journée chez ses employeurs où elle est femme de ménage. Elle ajuste son manteau et elle souffle sur ses doigts pour les réchauffer avant d'enfiler ses gants, puis elle marche vers l'arrêt de bus en évitant les flaques pour ne pas mouiller ses chaussures. Elle doit encore supporter un long trajet avant de rentrer chez elle pour le dîner. Ce soir, elle cuisinera des pommes de terre et du lard, et, si son mari n'a pas tout mangé à son retour du travail, il devrait rester un morceau de tarte aux pommes.

Les phares du bus éclairent le carrefour, annonçant l'arrivée prochaine du véhicule. Elle vérifie qu'elle a bien l'appoint pour payer son ticket en recomptant les pièces qu'elle a préparées dans sa poche. Le bus ralentit et s'arrête, puis la porte s'ouvre.

Alors qu'elle s'apprêtait à monter, elle se fige sur le trottoir, un pied levé vers la marche du bus et l'autre comme soudé au sol. Cet homme, derrière le volant, elle le connaît, elle l'a déjà rencontré. Et ça ne s'était pas bien terminé.

Quelques semaines plus tôt, sous une pluie battante, ce chauffeur l'avait exclue de son bus, en lui pointant son revolver sous le nez, car elle s'était assise, pendant une toute petite seconde, sur un siège qu'elle n'avait pas le droit d'occuper.

Voilà ce qui s'était passé : en sortant de son travail, elle avait attendu le bus comme à son habitude, elle était montée à l'avant pour payer son ticket et au moment où elle aurait dû redescendre pour remonter par la porte arrière du véhicule, elle avait constaté qu'il y avait trop de monde et qu'elle ne pourrait pas se frayer un passage à travers la foule.

Pourquoi monter dans le bus par l'avant afin d'acheter son titre de transport pour ensuite redescendre et remonter à l'arrière, pourrait-on se demander. C'est absurde ! Dans l'absolu, oui, mais dans les années cinquante, dans le sud des États-Unis, c'est ainsi que devait faire les « colored », les personnes noires. Et elle était noire.

Allant au plus simple, elle était directement passée de l'avant du bus à l'arrière, sans passer par la case trottoir, ce qui avait mis le chauffeur dans une rage folle. Il l'avait menacée de son arme

et il l'avait bousculée, ce qui avait entraîné la chute de son sac à main sur le plancher. Elle s'était alors baissée et assise brièvement sur un siège pour récupérer ses affaires. Le problème était que le fauteuil en question était réservé aux Blancs... Le chauffeur l'avait poussée dehors et il était parti sans elle, la condamnant à rentrer à pied. Quatre miles plus loin. Sous la pluie. Et elle ne s'en était pas si mal sortie : d'autres avant elle n'avaient pas respecté les règles et certains avaient été abattus sous les yeux blasés et résignés des autres passagers.

Un chauffeur blanc qui tire sur un passager noir, pourquoi s'en émouvoir ?

L'a-t-il reconnue, lui aussi ? Il l'interpelle en lui disant de se bouger, car d'autres passagers attendent pour monter dans le bus. Elle prend son courage à deux mains, monte dans le véhicule, donne ses pièces, récupère sa monnaie, avance

vers le fond du bus et...

Elle s'assied sur le premier siège libre qu'elle rencontre, cinq rangs derrière la porte, sur une place réservée aux Blancs.

Pour ne pas trembler, elle serre les lanières de son sac à main et elle fixe un point à l'horizon, loin derrière le pare-brise. La première fois, c'était un accident, aujourd'hui, c'est une prise de position ferme. Elle ne bougera pas. Elle ne cédera pas aux menaces. Et elle ne rentrera pas chez elle à pied.

Ses patrons ont une bibliothèque richement garnie dans laquelle ils laissent leur employée piocher à sa guise. Depuis quelque temps, elle s'intéresse aux ouvrages juridiques, spécialement ceux qui traitent des droits civiques. Elle a déjà manifesté avec d'autres « colored » de sa communauté pour réclamer plus d'égalité, et son

mari est membre de l'Association nationale pour la promotion des gens de couleur. Ensemble, ils militent pour les droits des Noirs, en étant bien conscients des risques qu'ils prennent. Quand elle était petite, elle a vu des membres du Ku Klux Klan mettre le feu à son école, et elle savait déjà à cette époque que ce n'était pas la pire chose dont ils étaient capables.

Quelques passagers la fixent, abasourdis par son comportement, mais la majorité de la foule tourne la tête pour ne pas être témoin de la suite des événements.

— À l'arrière, grommelle le chauffeur du bus.

Elle ne dit rien et elle ne bouge pas

— À l'arrière, et vite ! Tu veux encore que je te descende de mon bus, comme la dernière fois ?

L'homme l'a donc reconnue, lui aussi. Elle resserre ses doigts sur son sac et elle serre les fesses sur ce siège qu'elle n'a pas le droit

d'occuper. Elle entend le « clic » caractéristique que fait la sécurité d'un revolver quand on l'enlève, ce petit bruit métallique presque anodin, mais si dangereux. Alors elle ferme les yeux un instant.

Elle se remémore son enfance, dans une ferme à quelques miles du centre-ville, où elle vivait avec sa mère, son petit frère et ses grands-parents. La petite fille qu'elle était alors adorait se promener dans les herbes hautes ou bien encore aider son grand-père à s'occuper des poules. Comme sa mère était institutrice, elle avait pu leur faire cours, à son frère et à elle, jusqu'à leur adolescence. Elle se souvient de son premier jour d'école, à onze ans, dans une institution réservée aux enfants noirs. Elle était intimidée par les autres élèves, par le bruit et par la solennité de la salle de classe. L'odeur de la craie lui avait plu immédiatement, et elle se proposait toujours pour nettoyer le tableau pendant la récréation.

Quand elle allait en ville avec sa mère, elle observait tout autour d'elle d'un œil attentif et curieux. Elle s'étonnait que les Blancs et les Noirs ne fréquentent pas les mêmes boutiques, ni les mêmes toilettes, ou que certaines fontaines soient réservées aux WHITE et d'autres aux COLORED. L'eau des Blancs avait sans doute meilleur goût que l'eau des Noirs. Car tout semblait plus facile, plus beau, plus agréable, chez les Blancs. Elle était heureuse à la campagne, mais même si elle n'avait que onze ans, elle se rendait bien compte que quelque chose ne tournait pas rond.

Après le collège, la jeune fille avait été admise au lycée de l'Alabama... réservé aux Noirs, mais elle n'avait pas pu poursuivre ses études très longtemps, sa mère étant tombée malade. Elle réalisait que sa rencontre avec son mari, mais aussi avec ses employeurs actuels, lui avait permis de continuer à s'éduquer, et qu'elle avait eu une

chance incroyable.

Et tout allait peut-être s'arrêter, là, dans ce bus, un soir de décembre.

Ses paupières restent closes, comme si ne pas regarder le chauffeur allait protéger une femme noire qui a enfreint les règles en s'asseyant sur un siège réservé aux Blancs. L'homme vient de se lever de son siège, les ressorts ont grincé et elle entend son pas lourd.

Il l'a déjà mise en garde. Il l'a déjà violentée. Il est probablement très énervé de perdre du temps à cause d'une « nigger ». Il est armé. Il peut tirer : personne ne l'en empêchera, et il ne sera même pas inquiété par la police. Il peut la tuer, d'un simple mouvement de l'index. Est-ce qu'une place dans un bus vaut une vie ?

Elle décide que oui. Elle ouvre les yeux et plante son regard dans celui du chauffeur. L'homme lui fait face, debout, immense, les joues rouges de rage, tandis qu'elle reste assise, bien droite, elle, la femme noire fluette sans défense. Mais ce qui les oppose n'est pas un affrontement ordinaire : ce n'est pas un match de boxe, où seuls la force et les poings comptent, c'est un combat idéologique, et elle sait qu'elle est déterminée à le gagner.

Le chauffeur est déstabilisé par sa témérité. Lui aussi se fige, incapable de prendre une décision. Des murmures commencent à monter du fond du bus, là où sont entassés les passagers noirs. L'homme ne veut pas créer une émeute dans son bus.

— Vous ne voulez pas bouger ?

— Non.

Elle est surprise par sa propre voix, forte et

ferme. Son « non » a résonné dans tout le véhicule, et un silence de mort règne désormais dans le bus, uniquement troublé par le ronronnement du moteur.

— Non ?

— Non.

— Dans ce cas...

Elle récite une prière dans sa tête, elle pense à sa famille, à ses amis, aux personnes qui l'ont aidée et à celles qu'elle a soutenues au cours de sa vie. Elle s'excuse, par la pensée, de les abandonner si tôt. Mais comment pourrait-elle continuer à vivre sans rien faire dans un monde où règne la ségrégation ?

— J'appelle la police.

Alors qu'elle retenait son souffle depuis

plusieurs minutes, elle prend soudainement une grande bouffée d'air. Elle reste digne, luttant contre son propre ébahissement. Elle s'imaginait déjà abattue comme un chien, baignant dans son sang sur le trottoir, et voilà que l'homme s'en remet... à la police !

Le chauffeur coupe le contact, il descend du véhicule sans un mot, puis il se dirige vers le commissariat, situé à quelques centaines de mètres de l'arrêt de bus. Les passagers, noirs comme blancs, se sont figés. Personne ne bouge, personne ne parle, elle est toujours assise, le temps est comme suspendu.

L'homme revient, suivi par deux agents à la mine patibulaire et à la carrure d'athlète. À croire qu'il a choisi les deux hommes les plus impressionnants du poste pour se débarrasser d'une petite bonne femme ! Ils sont tellement carrés qu'ils n'arrivent pas à se tenir côte à côte

dans l'allée du bus.

— Un problème, madame ? lance le premier d'une grosse voix.

Elle se dit que s'il a pris la peine de l'appeler « madame », la situation ne devrait pas dégénérer. Elle tourne la tête vers l'agent, elle lui adresse un sourire poli, et elle répond calmement :

— Bonjour, officier. Je vous rassure, tout va bien.

— Vous n'êtes pas malade ? Ou fatiguée ?

— Merci de vous inquiéter de ma santé, officier. Je rentre du travail, mais je tiens encore sur mes pieds, si cela peut vous rassurer.

— Vous savez où vous êtes assise ?

— Oui, officier, dans le bus qui va me ramener chez moi.

— Je ne crois pas. Veuillez nous suivre, madame.

— Très bien.

Elle se lève sans laisser le temps au policier de lui agripper le bras. Elle salue les autres passagers d'un petit mouvement de la tête, puis elle sort du bus d'un pas rapide, consciente que la patience du conducteur a ses limites et qu'elles ont sûrement été dépassées. Elle ne rentrera chez elle ni à pied ni en bus, ce soir, mais en voiture avec chauffeur, ce qui est beaucoup plus chic. À moins que la ville ne lui offre une nuit en cellule, petit-déjeuner compris. Et, après tout, être sortie du bus vivante est déjà un miracle, alors elle se fiche bien de ce qui va lui arriver au poste de police.

Elle avance d'un pas décidé vers ce dernier, encadrée par les deux agents qui ont du mal à suivre son rythme. Elle entend le bus redémarrer et partir, derrière elle, et elle espère que ce départ est un nouveau départ, que les choses vont changer. Les choses doivent changer !

Un agent la conduit dans un petit bureau gris sans fenêtre, puis il s'installe derrière une machine à écrire pour prendre sa déposition. Elle lui demande :

— J'ai le droit à un avocat ?

— Euh... Bien sûr, mais ça coûte cher, vous savez...

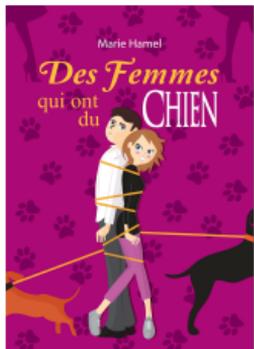
— Ne vous inquiétez pas. J'en connais un très bien. Et il me fera un prix, après tout, je fais bien les poussières chez lui !

La parole à... Marie Hamel

Bonjour,

Depuis une dizaine d'années, j'écris des romans au mois de novembre dans le cadre du Nanowrimo. En 2014, j'ai retroussé mes manches et mis à contribution de courageux bêta-lecteurs pour retravailler l'histoire qui m'avait bien occupée pendant 30 jours. Quelques semaines, coupes et ajouts plus tard, je me lançais dans l'autoédition. Voici comment est né *Des femmes qui ont du chien*, mon premier livre !

Entre deux séances d'écriture, je poste des vidéos sur [YouTube](#) sur des inventeurs méconnus et des anecdotes cocasses.



Des femmes qui ont du chien
(illustration de Stef de Nidillus)

Synopsis :

Changer de continent pour changer de vie ? C'est l'idée un peu folle de Vanessa, qui, grâce à un sauvetage canin, devient promeneuse de chiens à New York. Le jour où un labrador met Daniel, un charmant trader, sur son chemin, Vanessa se lance dans la quête du grand amour pour aider son nouvel ami. Jusqu'où ira cette aventure ? Car des croquettes à la pièce montée, il n'y a qu'un pas...

Liens pour se le procurer :

[Amazon](#)

[Lulu.com](#)

Piersym

Meryma Haelstome

La douleur était telle que la créature ne pouvait parler, sa bouche tordue dans un cri muet. À mi-chemin entre l'humain et l'animal, ses doigts griffus déformés par les contractions involontaires de ses muscles, le corps secoué de convulsions, sa queue à la fourrure rousse et blanche fouettant l'air dans son dos. Dans la pièce aseptisée dans laquelle on l'avait enfermé, il n'y avait qu'une table d'examen, un chariot vide de ses ustensiles et un bidet servant à la fois pour se soulager et se laver les dents. Sur l'un des murs trônait à hauteur d'homme une gigantesque glace sans tain. La chemise d'hôpital qu'on lui avait passée était déchirée en

de nombreux endroits, et des taches de sang maculaient le devant. Soudain, la porte de sa cellule s'ouvrit. Un garçon à peine plus âgé que lui enfonça une aiguille dans son bras, et appuya sur le piston. Aussitôt, une chaleur envahit tout son corps, les convulsions se calmèrent et la douleur s'atténua, sans pour autant disparaître. À travers le brouillard de ses larmes, le jeune patient posa ses pupilles fendues sur le gamin à la tignasse blanche en bataille qui avait surgi dans la pièce, et qui l'aidait à présent à se relever.

— Ne traînons pas, Piersym. Je t'emmène loin d'ici.

La voix d'Elioth résonnait encore à ses oreilles lorsque Piersym fermait les yeux, même dix ans plus tard. Chaque nuit, depuis ce jour, il revivait leur fuite des laboratoires sur l'île aux Rongeurs. Pourtant ce n'était pas le pire de ses cauchemars. Parfois, il se rappelait la peau de ses parents qui

se gonflait de cloques purulentes. Il entendait les borborygmes de ses sœurs à l'agonie, se vidant de leur bile. Les hommes-souris avaient surgi un soir, vêtus de scaphandres en plastique jaune, défonçant la porte de la demeure familiale pour emporter tous les félins de la maison. Piersym n'avait plus jamais revu les siens depuis. Combien de temps s'était écoulé entre le moment où les médecins avaient commencé à observer son lent supplice, et le jour où Elioth avait pris la décision de lui administrer l'antidote et de l'aider à s'enfuir de cet endroit ? Quelles étaient les chances pour qu'un souriceau permette au dernier félin de la terre de survivre ?

Un gémissement aigu à ses côtés sortit Piersym de sa rêverie. Elioth se tourna vers lui et déposa sa tignasse blanche sur le large torse recouvert d'une toison rousse.

Et quelles étaient les chances qu'une souris de laboratoire et un chat de gouttière tombent amoureux ?

Un grondement retentit dans le lointain. Piersym crut d'abord à un orage, mais on vint bientôt tambouriner à la porte de sa cabine alors que les choses devenaient intéressantes sous ses draps, lui arrachant un grognement de frustration. Il feignit d'ignorer l'importun, remonta les couvertures, comptant bien profiter des doigts agiles d'Elioth sur son corps massif, mais on frappa une nouvelle fois.

— Quoi ? lança-t-il, irrité, en émergeant brusquement du lit et en passant sa chemise par-dessus sa tête.

Un homme d'équipage entrouvrit le battant.

— La milice nous attaque, capitaine. Les canons sont sortis et chargés, on n'attend plus que vos ordres.

— Eh bien, tirez ! cracha Piersym en terminant de lacer ses bottes.

Sa mauvaise humeur n'était qu'apparence.

Elioth savait qu'au fond de lui, Piersym se réjouissait toujours à la perspective d'un combat.

Le marin repartit, claquant la porte derrière lui alors que retentissaient les premiers tirs. Elioth faisait la moue tout en s'habillant à son tour. L'arrivée de la milice n'était pas de bon augure, et il ne comprenait pas ce qui émoustillait tant Piersym. Son compagnon était déjà prêt, passant ses pistolets à ses holsters de poitrine, ses dagues à sa ceinture, son foulard rouge autour de son front, le tricorne usé posé par-dessus, recouvrant le haut de son crâne. Le rouquin lui lança un sourire en coin, sortit de la cabine et disparut en lâchant une salve de directives à son équipage.

Elioth apparut quelques instants après, hésitant quant à la marche à suivre. Le ciel était noir de la fumée des canons et des fusils qui crachaient en tous sens. Trois navires ennemis encerclaient la *Rossinante*, beaucoup plus imposante avec ses voiles noires latérales, son bastingage en cuivre et ses moteurs à combustion. Ils étaient cernés de toutes parts. Le pavillon bleu de la milice flottait

en haut des mâts, indiquant le sens du vent. Elioth, attiré par l'aigle blanc à deux têtes brodé sur le tissu, ne vit qu'au dernier moment l'espar d'une voile lui arriver dessus. La voix forte de Piersym le tira de sa rêverie et il se jeta à plat ventre sur le pont juste à temps. Le capitaine le remit sur ses pieds sans ménagement.

— Joseph a été touché, va le remplacer à la barre. On doit sortir de là, le plus vite possible, ou l'on ne tiendra pas longtemps.

Elioth acquiesça et courut vers l'arrière du navire. Il manqua de trébucher sur le matelot en détresse, en haut des escaliers menant au pont supérieur, et voulut lui venir en aide, mais la voix de Piersym résonna encore quelque part dans son dos :

— Elioth ! Ne t'occupe pas de lui, il est condamné ! Tourne-moi cette fichue barre, bordel de merde !

L'homme-souris attrapa les poignées de la roue et en bloqua les mouvements désordonnés. Il dut se

reprendre à plusieurs fois pour maintenir l'axe. C'est qu'il n'était pas taillé pour le combat – le capitaine en avait bien conscience, raison pour laquelle il ne l'avait pas envoyé dans la mêlée, et la barre semblait peser une tonne ! De sa position en hauteur, ses petits yeux rouges perçants observaient la scène d'apocalypse dans laquelle ils étaient plongés depuis à peine quelques minutes. Si peu de temps et pourtant déjà autant de dégâts ! La voilure principale était trouée en divers endroits, la rendant complètement inutile ; le bastingage était détruit à bâbord, probablement là où les miliciens avaient abordé la *Rossinante* ; le pont se couvrait petit à petit du sang et des corps des pirates et de leurs attaquants. Piersym et ses hommes se battaient pour leur vie avec une rage non contenue. Pour leur vie, pour leur navire, pour leur si chère liberté. Beaucoup avaient pris leur forme animale.

Une masse de cheveux roux attira son regard, le sortant de ses réflexions. Un boulet de canon siffla aux oreilles de Piersym qui eut l'heureux réflexe

de se jeter à terre avant d'être projeté par-dessus bord. Une trouée entre deux bâtiments de la milice leur tendait les bras.

— Qu'est-ce que t'attends, Elioth ? Fonce !!!
beugla le capitaine juste en bas, du sang maculant sa chemise et ses joues rugueuses.

Après un instant d'hésitation, l'homme-souris fit tourner la barre à tribord et enclencha la manette à sa droite, propulsant le navire dans un puissant bond en avant. Le mouvement soudain déstabilisa les combattants. Beaucoup se retrouvèrent le cul sur le pont et les pirates en profitèrent pour maîtriser les miliciens les moins aguerris. Les autres savaient que le combat était terminé et s'en étaient retournés sur leur vaisseau respectif. Le cheval cabré à la proue de la *Rossinante* fendait l'air. L'imposant bateau ne fut bientôt plus qu'un point dans le soleil couchant.

Planté au milieu du pont, à côté du moteur à combustion, Piersym ignora les effusions de victoire de la part de son équipage et tourna le

regard vers son second, à la barre. L'homme à la tignasse blanche avait disparu, probablement déjà enfermé dans sa cabine, transi de honte ou de remords.

Pourquoi avait-il hésité avant de virer de bord pour sortir la *Rossinante* de la mêlée ?

— Capitaine, l'île est en vue !

Piersym leva les yeux du parchemin aux contours calcinés qu'il tenait entre ses doigts. Il s'agissait de la page d'un livre oublié depuis des siècles. On y voyait le croquis d'une plante aux longues lianes et aux fleurs blanches étoilées. À côté était peint en vert le dessin du fruit de cette liane, le matatabi, dont les vertus étaient bien connues des hommes-chats, car l'on prétendait qu'il guérissait toutes les maladies félines. C'était, pensait-il, son dernier espoir de redevenir un chat

à part entière. Mais encore fallait-il retrouver la trace de l'île sur laquelle le matatabi poussait, l'île d'Aoshima, au large des côtes de ce qui avait été le Japon autrefois. Quelles étaient les chances pour que cet atoll existe toujours, au XXV^e siècle ?

Sur le pont, l'agitation était à son comble lorsque le capitaine rejoignit son équipage, prêt à accoster. À quelques encablures du navire en approche, Dao Khi, l'île aux Singes, était dissimulée sous une épaisse couche de nuages et seule l'imposante cheminée du mont aux Gorilles sortait la tête de cet amas cotonneux. Pourtant, c'était là qu'ils débarqueraient pour ne pas alerter les gardes qui surveillaient les côtes et ne pensaient jamais à lever les yeux vers le ciel. Après tout, la *Rossinante* était le dernier navire civil volant au monde, et il n'y avait aucune raison pour que les pirates s'attaquent aux futurs dirigeants, à moins de vouloir courir à une mort certaine.

Piersym prit son élan et sauta gracieusement sur

le bastingage, aussi agile qu'un chat, ses bottes touchant à peine le cuivre de la balustrade. Tous les matelots tournèrent le visage vers leur capitaine. Se trouvaient parmi eux des hommes et des femmes de tous horizons, des chevaux, des loups, des serpents, des merles, des rhinocéros et au milieu, une souris au regard apeuré.

— Nous ne faisons qu'un passage éclair ici. Pas d'acte héroïque, pas de combat. On ne prend que le strict nécessaire en armes. Nous glissons dans la cheminée de la Grande Bibliothèque, nous assomons quelques âmes studieuses, nous emportons les documents que nous sommes venus chercher et nous repartons, c'est aussi simple que ça. C'est compris ? demanda Piersym d'une voix forte à son équipage s'interrogeant sur ce qui clochait dans son plan pour que des frissons lui parcouraient l'échine, qui lui auraient fait dresser une crête le long du dos s'il avait eu sa fourrure d'antan.

— Et si la milice nous attend ? questionna une femme dont les iris jaunes ne laissaient aucun

doute sur ses origines rapaces.

Elle avait fait partie de la milice autrefois, cette organisation militaire mondiale, et en connaissait le fonctionnement, ce qui était un atout non négligeable pour les pirates.

— Aucune raison pour qu'elle sache qu'on arrive, Vhera. Tout se passera bien. Nous venons uniquement chercher un document, il n'y aura aucun mort.

— Il vaudrait mieux, capitaine. Il y a suffisamment de chefs d'accusation contre nous. Inutile d'y rajouter le meurtre des étudiants en sciences po !

— Tout ira bien ! clama Elioth qui s'était approché de Piersym alors que ce dernier descendait de son perchoir.

Les pirates allèrent chercher leurs armes et leur équipement pour l'expédition. Le capitaine rattrapa l'homme-souris alors qu'il allait lui aussi se préparer. Il l'attira vers lui et plaqua ses lèvres

sur celles d'Elioth, qui fut surpris par cette marque d'affection publique. Il ne lui fallut pas plus de quelques secondes pour se détendre et se laisser aller à cet élan et y répondre, ses mains soulevant la chemise de son compagnon pour caresser la peau douce de son dos. Il sursauta quand Piersym attrapa à pleines mains son postérieur rebondi, le serrant un peu plus contre lui, lui faisait sentir tout le désir qu'il avait pour lui. Front contre front, ils échangeaient leur souffle chaud, se jurant silencieusement une nuit torride au retour de Piersym, lorsqu'ils feraient route vers Aoshima.

Quelques minutes plus tard, la souris regardait d'un œil inquiet l'équipage glisser le long des cordes de rappel et disparaître dans la noirceur de la cheminée du mont aux Gorilles, les plus grandes archives au monde, là où tout le savoir avait miraculeusement été préservé de la Troisième Guerre mondiale. Ils étaient tous devenus hors-la-loi par la force des choses, non par choix. Pour fuir une société qui ne voulait plus d'eux. Elioth n'échappait pas à la règle. Et pourtant, il se sentait

toujours étranger, dans un univers qui n'était pas le sien. Dix ans passés en compagnie des pires bandits que la terre ait portés lui avaient appris une chose : qu'il ne pouvait compter que sur lui-même... comme autrefois ! Peut-être était-ce pour cela qu'il n'avait pas hésité longtemps quand le capitaine Adanon lui avait proposé un marché pour qu'il ait le droit de revoir sa famille. L'homme-aigle l'avait coincé dans une ruelle de la capitale quelques mois plus tôt, lors d'une des rares expéditions à terre des membres d'équipage de la *Rossinante*. Le chef de la milice avait tout de suite su toucher la corde sensible en remarquant l'air apeuré de la souris tremblante. À croire que l'amour qu'il pensait inconditionnel pour l'homme-chat qu'il avait sauvé n'était pas si... inconditionnel.

Un silence pesant régnait dans la bibliothèque.

Seuls le bruissement des pages qu'on tournait et le grattement des plumes sur le parchemin résonnaient au centre de la pièce, où des tables de travail avaient été installées en cercle. Des centaines de rayonnages étaient alignés et montaient jusque dans les hauteurs de l'immense cathédrale de la connaissance, où patientaient sagement d'être consultés des milliers d'ouvrages de toutes les époques. Au bout des étagères, des lampes à pétrole éclairaient la salle, répandant une lueur orangée apaisante sur le lieu. Piersym et son équipage se déplaçaient à pas de loup alors qu'ils entraient dans la pièce centrale. Le capitaine leur fit signe d'une main de s'éparpiller sur les côtés pour prendre en tenaille les étudiants et d'attendre son signal avant d'agir. Certains élèves étaient sous forme humaine, d'autres sous forme simiesque. Là était toute la liberté de ce monde. Piersym serra les dents. Lui n'avait plus cette chance et sa volonté en fut renforcée.

L'oreille d'un chimpanzé frémit, ayant perçu le pas pourtant feutré d'un chien et l'élève n'eut le

temps que de se retourner, son cri d'alerte étouffé par le bras puissant d'un homme-serpent, dont les écailles luisirent à la lueur des lampes à pétrole. Surpris par les nouveaux arrivants, tous les singes présents furent rapidement maîtrisés par les bandits, certains assommés, d'autres seulement rendus muets par la menace d'une arme. Piersym remarqua qu'ils étaient tous terriblement jeunes et paraissaient terrifiés. Il s'approcha du chimpanzé qui les avait entendus en premier.

— Aucun mal ne vous sera fait. Dis-moi juste où se trouve la section Japon du XXI^e siècle.

L'étudiant, toujours bâillonné, désigna du regard une étagère à gauche du pirate et fronça les sourcils. Piersym l'ignora et se rendit dans le rayon, accompagné de trois de ses hommes. Vhera, l'ex-milicienne, alla récupérer la grande échelle qu'elle fit glisser jusqu'à son capitaine, puis se transforma en faucon pèlerin, dont la petite taille permettait de s'accrocher sur le bord des rayonnages les plus hauts, à la recherche du livre en question. Les deux autres pirates étaient déjà à

l'œuvre à l'opposé de la section, mais restaient bredouilles pour le moment.

Les uns occupés à chercher, les autres à maintenir en respect les étudiants, personne ne remarqua une jeune fille qui s'était changée en ouistiti et se faufilait discrètement sous les tables en direction de la sortie.

— Je l'ai ! s'exclama Piersym, triomphant, en descendant de l'échelle, tenant entre ses mains un livre sur le Japon.

Il le tendit, ouvert à une page en particulier vers ses compagnons. On y voyait une carte du Japon tel qu'il était encore avant la destruction et un agrandissement sur une toute petite île enclavée au sud du pays, entre ce qui avait été Matsuyama et Hiroshima, aujourd'hui recouverts par les eaux noires de l'océan.

Vhera se posa près du capitaine en reprenant forme humaine et lui tapota l'épaule, satisfaite de leur prise du jour. Le groupe s'en revint vers les étudiants qui attendaient toujours immobiles qu'on

décide de leur sort, quand le regard de Piersym fut retenu par des parchemins étalés sur une table au bout de la section voisine : politique actuelle. Attiré par les titres « félins », « virus », « laboratoire », Piersym s'arrêta quelques secondes, interloqué.

— Cap' ?

Vhera ne tenait pas particulièrement à traîner dans le coin, car même si la milice n'était normalement pas présente sur l'île de Dao Khi, on n'était pas à l'abri du service de sécurité de la Grande Bibliothèque. Piersym leva une main pour demander un instant et s'approcha de la table pour mieux étudier les documents. Une goutte de sueur perla à sa tempe alors que les morceaux de son histoire et sa condition actuelle se mettaient soudain en place. Ainsi que le rôle d'Elioth dans tout ça. Sentant le désarroi et la panique chez son ami, Vhera vint à sa hauteur, inquiète.

— Piersym, il faut y aller...

— Vhera...

— Qu'est-ce que c'est ? demanda la femme à voix basse.

— Mon passé... répondit simplement Piersym dont la rage était sur le point de l'envahir.

Des voix et des bruits de pas précipités approchaient dans le couloir à l'autre bout. Vhera supplia son supérieur de laisser ces documents et de partir, mais l'homme-chat était paralysé par ce qu'il lisait et ne pouvait détacher son regard des lignes funestes. Les portes de la Grande Bibliothèque s'ouvrirent à la volée et des soldats armés firent irruption.

— Capitaine ! appela d'une voix forte l'homme-chien.

Les pirates libérèrent les étudiants et commencèrent à s'enfuir par là où ils étaient arrivés. Vhera attrapa la pile de parchemins et les fourra pêle-mêle dans sa sacoche en bandoulière et poussa Piersym vers la sortie. Les balles sifflèrent au-dessus de leur tête alors qu'ils franchissaient les grandes portes qui volant, qui bousculant, qui

rampant pour se frayer un chemin au milieu du petit groupe de soldats. Piersym, protégé par ses hommes, remarqua les insignes au revers des vestes des gardes : des miliciens. Par chance ou un curieux hasard, les pirates atteignirent leurs cordes et purent remonter à bord de la *Rossinante* avant d'être tués ou rattrapés par les militaires restés mystérieusement au sol. Piersym comprit pourquoi, une fois de retour sur le pont de son navire.

Son cœur cessa de battre une seconde en rencontrant le regard désolé d'Elioth, près de qui se tenait, le torse gonflé, le toisant de toute sa hauteur, Adanon, le chef de la milice. Un homme-aigle redoutable qui ne craignait rien ni personne.

— Relâchez-le, Adanon ! C'est moi que vous voulez. Laissez partir Elioth, je vous en prie ! supplia le capitaine dont la peur s'entendait dans la voix.

Adanon eut un rictus et un rire bref alors que ses hommes s'emparaient des pirates, les menaçant d'une arme sur le front ou sous la gorge. Un seul

geste de la part de leur supérieur et ils étaient morts. Piersym resta donc immobile près du bastingage, Vhera à ses côtés, dont il percevait la respiration saccadée due à la rage qu'elle ressentait pour le milicien, autrefois son amant. Ce dernier prenait un soin tout particulier pour ne pas croiser le regard de la femme.

— Il n'est pas mon prisonnier, Piersym. Ton Elioth est même tout ce qu'il y a de plus libre.

L'homme-souris baissa les yeux, évitant minutieusement de rencontrer ceux de son compagnon qui se sentait doublement trahi par tout ce qu'il apprenait aujourd'hui. Il était toutefois déterminé à obtenir les réponses à ses questions.

— Elioth ? Qu'est-ce qu'il veut dire ?

L'homme-souris releva la tête pour affronter le regard ambré du capitaine dont la tignasse rousse se soulevait doucement par une légère brise.

— Il ne m'a pas laissé le choix, Piersym, je suis désolé... répliqua-t-il d'une voix cassée.

— J'ai trouvé des documents qui parlent d'un virus... un virus mortel pour les félins. Un virus créé par les souris.

Elioth cilla à l'évocation de ce malheureux incident qui avait mené à l'extinction des hommes-chats, des hommes-panthères, des hommes-tigres et de tous félins du monde entier dans d'atroces souffrances. Du moins, c'est ce qu'avait pensé Elioth à l'époque, quand il n'était qu'un jeune scientifique, tout juste étudiant, assigné à la surveillance des malades. Puis il avait découvert qu'en fait d'accident, le virus avait été créé pour éradiquer les fauves qui autrefois, étaient au gouvernement. Il déglutit avec difficulté, mais ne répondit pas.

— Dans ce document, continua Piersym, imperturbable, ils disent que les souris ont intrigué pour que les singes prennent le pouvoir...

— J'ignorais... Je ne l'ai su qu'après, qu'après que ta famille et toi avez été contaminés. Si j'avais su...

— Tu aurais fait quoi, Elioth ? Tu ne me connaissais pas. Mais comment tu as pu me le cacher ?

Elioth leva les épaules en signe d'impuissance.

— Je... je ne voulais pas te faire plus souffrir. Il était inutile que tu saches pourquoi ni comment. Tu étais le dernier de ton espèce, c'était déjà assez difficile.

— J'avais le droit à la vérité ! vociféra l'homme-chat, peinant à maîtriser sa rage.

Elioth sursauta et ferma les yeux. Il les connaissait, les accès de colère de son amant, et les avait toujours redoutés. L'homme-chat ne l'avait jamais touché, préférant s'en prendre aux meubles, aux murs ou aller faire un tour plutôt que de faire du mal à celui qu'il aimait plus que tout et qui lui permettait d'avoir encore quelque chose à protéger en ce monde. Toutefois, aujourd'hui, les choses étaient différentes.

— Très émouvant... glissa le chef de la milice

sur un ton sarcastique, ramenant chacun dans la situation présente. Or donc, nous avons convenu d'une immunité diplomatique, de la suppression d'un casier judiciaire et d'une nouvelle identité, dit-il en collant entre les mains de l'homme-souris une pochette contenant lesdits documents.

Piersym esquissa un mouvement vers son compagnon, dont la trahison était insupportable, mais Vhera lui retint le bras pour l'empêcher de faire quelque chose qu'il regretterait.

— Pourquoi ? cracha-t-il entre ses dents serrées. Toutes ces années, je croyais que tu m'aimais, que tu me suivrais au bout du monde... termina-t-il d'une voix cassée, le regard brillant.

Elioth déglutit, l'estomac noué, une larme roulant sur sa joue. C'est vrai, il l'avait aimé, il l'avait désiré au plus profond de son être, il se sentait incomplet quand il était loin de ses bras. Mais il avait aussi envie de revoir sa famille, ses frères et sœurs, sa mère, ne plus fuir, et ne plus avoir peur sans arrêt, ne plus craindre d'être arrêté

ou tué.

— C'est bon ? Vous avez fini ? s'impacienta Adanon qui s'interposa entre les deux hommes de toute sa carrure. Emmenez-moi ça et qu'on n'en parle plus. Abattez les autres. On y va !

— Quoi ? s'insurgea Elioth. Ce n'est pas ce qu'on avait convenu. Vous m'aviez juré que vous les laisseriez en vie.

— Ah oui ? J'ai promis ça, moi ? Hm ! M'en souviens pas.

Adanon claquait des doigts et le premier coup de feu retentit. Le corps de Vhera bascula en arrière, un sang poisseux s'écoulant déjà du trou béant au milieu de son front, une expression de surprise à jamais figée sur son visage. Piersym la rattrapa avant qu'elle ne s'écrase sur le pont. La respiration saccadée, il tremblait et de la sueur perlait à ses tempes. Ses mâchoires se crispaient et ses pupilles fendues se dilatèrent comme jamais pour devenir deux billes noires. Il déposa délicatement son amie sur le pont et sauta

brusquement en direction de l'homme-aigle contre qui toute sa colère était dirigée. Les pirates, encouragés par la fureur de leur capitaine pour qui ils donneraient leur vie, prirent à revers leurs assaillants et une nouvelle bataille s'engagea.

Il y eut beaucoup de sang ce jour-là, beaucoup de blessés et encore plus de morts. Au milieu de la mêlée dont il était le seul responsable, l'homme-souris tremblait, terrifié à l'idée de mourir sans avoir revu sa famille. Ses documents serrés contre sa poitrine, il était incapable de bouger, pétrifié par la peur. Il n'était qu'une souris de laboratoire après tout, pas un chien du gouvernement.

Soudain, il aperçut le pistolet d'Adanon braqué sur le cœur de Piersym et avant de réfléchir, Elioth lâcha la pochette qui s'ouvrit, éparpillant ses papiers sur le pont. Il se propulsa en avant. Le coup retentit. Le canon de l'arme fumait encore quand Elioth s'écroula. Le silence se fit sur le navire. Un silence pesant. Un silence de mort. Le pirate baissa le regard sur la petite forme recroquevillée à ses pieds alors qu'une odeur de

poudre envahissait l'air. L'homme-chat s'agenouilla lentement, et délicatement, tenta de desserrer les bras de son compagnon pour voir la blessure. Tellement tétanisé par ses derniers instants, Elioth était contracté sur le côté, si bien que Piersym mit un moment avant de pouvoir retourner son amant sur le dos, la peur nouant son estomac.

Ce qu'il craignait était pourtant bien arrivé. Les yeux rouges ouverts sur l'homme-chat, la lueur de vie avait quitté celui qui était resté le souriceau rebelle qui avait sauvé un chat d'une mort certaine il y a dix ans. Tremblant de rage, mais étrangement calme, Piersym était à son tour incapable de bouger, incapable de détacher son regard de son compagnon qui venait de lui sauver la vie, alors que le pistolet fumant du lieutenant Adanon était toujours braqué sur lui et le menaçait encore. Un bras puissant enserra l'homme-aigle par l'arrière, et avant qu'il ait pu réagir, l'autre main attrapait son crâne et lui brisait la nuque dans un craquement sinistre. Sa carcasse s'affala

mollement à côté de celle d'Elioth que Piersym enlaçait tout contre lui, la berçant doucement, ses larmes baignant le visage du défunt.

Selon la tradition mise en place bien des années auparavant par l'ancien capitaine, un homme-cheval qui s'était rebellé contre les règles absurdes de ce nouveau monde, les dépouilles des pirates avaient été soigneusement emmitouflées dans un linceul blanc, puis jetées dans le moteur à combustion du navire pour être rendues à la nature. La cérémonie funéraire était simple, mais poignante. Piersym avait dit quelques mots pour honorer la mémoire des défunts, racontant une anecdote pour chacun d'eux. Puis il les avait recommandés aux éléments. Alors que le corps d'Elioth chutait dans les flammes orangées du moteur, Piersym revoyait le sourire de l'homme-souris, entendait son rire résonner quelque part en

lui. Les poings aussi serrés que le cœur, il était en colère contre son amant, pour sa trahison, pour tout ce qu'il lui avait caché, pour sa mort. Comment affronterait-il le monde maintenant qu'il n'était plus là ?

L'équipage célébra ensuite toute la nuit en buvant plus que de raison en mémoire des défunts, trinquant au salut de leur âme.

Les corps des miliciens furent simplement jetés par-dessus bord, sans cérémonie et sans autre forme de respect que celui dont on gratifie les déchets.

Au petit matin, une surprise les attendait. L'île d'Aoshima était là, juste en bas, à peine quelques kilomètres carrés de sable, de terre, de nature mystérieusement préservée de la destruction. Dernier vestige d'un monde qui n'existait plus. Une dense canopée recouvrait une grande partie de l'île, masquant à l'équipage ce qui se trouvait à terre, sous le feuillage épais de la végétation verdoyante. Alors que la *Rossinante* amorçait sa

descente pour mouiller au plus près des côtes calmes, le capitaine perçut du mouvement sur la plage et fit signe aux pirates de se tenir prêts. On jeta des canots à l'eau avec à leur bord un Piersym plus déterminé que jamais et ses acolytes les plus proches, ceux qui restaient après la mort de Vhera et d'Elioth.

Un petit groupe d'hommes et de femmes les attendaient sur le sable. Ils n'étaient vêtus que de pagnes couvrant à peine leur nudité et tenaient fermement en main des lances et des dagues sommaires, des silex retenus par des lianes séchées sur des manches en bois. Leur corps était entièrement recouvert d'une toison grise, tigrée, rousse, ou blanche. Leurs pupilles fendues ne trompaient pas. Une queue touffue fouettait l'air dans leur dos. Deux oreilles triangulaires s'agitaient sur le haut de leur crâne. Mais ce qui attira surtout le regard des corsaires fut les chatons qui se chamaillaient autour de leurs chevilles, insouciants de l'incongruité de la situation.

Soudain, Piersym se laissa tomber à genoux

dans le sable. Les petits semblèrent y voir une invitation et se précipitèrent sur lui. Les pirates, à cran, portèrent aussitôt les mains à leurs armes, mais se détendirent en percevant le rire calme de leur capitaine, qu'il n'avait que très rarement entendu. Les chatons étaient grimpés sur les épaules de l'homme, lui léchaient le nez et les oreilles de leur langue râpeuse, lui mordillaient les doigts de leurs minuscules dents pointues, tiraient sur ses vêtements. Un insulaire se détacha du groupe et tendit la main au capitaine pour l'aider à se relever.

Aussitôt que leur peau se toucha, le bras de Piersym se couvrit d'une toison rousse aux poils courts et soyeux.

Fin

La parole à... Meryma Haelstrome

Merci infiniment à l'équipe de *L'Indé Panda* de permettre à cette histoire de vivre sa vie, et aux lecteurs, de la découvrir.

Je suis Meryma Haelströme, romancière et nouvelliste, auteure de *Passion dévorante*, *Le prix de la liberté*, *Les Promesses de l'Aube* et d'autres nouvelles ou textes courts.

La SFFF tient une place particulière dans mon cœur, autant par mes lectures que mes écrits. Je mets un point d'honneur à créer des personnages atypiques et attachants. J'écris depuis l'adolescence, en particulier après avoir fait la rencontre d'Harry Potter. Je participe chaque année au Nanowrimo, le célèbre challenge aux 50K mots en un mois ! Je jongle entre ma vie de costumière, inspirée par les personnages de

fiction, et ma vie de maman d'un lutin de quatre ans.

Pour en savoir plus sur ce que j'écris, rendez-vous sur ma page Facebook, Instagram ou mon site. Et pour en savoir plus à mon sujet et me poser vos questions, n'hésitez pas à me contacter par mail ou sur les réseaux. :)



Le prix de la liberté

Synopsis :

Dans un monde où la magie élémentaire est considérée comme une hérésie, Siobhan, jeune fille de 16 ans au caractère bien trempé, est réduite en esclavage pour avoir pratiqué la pyromancie.

Elle qui n'aspirait qu'à vivre l'aventure et découvrir le monde voit ses rêves soudain piétinés. Alors qu'elle est vendue à une riche famille du sud, Siobhan pourra-t-elle revenir à temps pour éviter un drame ? Le prix pour accéder à ses rêves n'est-il pas trop cher payé ?

Lien pour se le procurer :

[Amazon](#)

Vue d'en haut

Ninou Cyrico

L'aube pointe et la journée s'annonce magnifique, du sommet de la tour de l'Observatoire. On aperçoit le mont Blanc au loin et, sous mes yeux, Lyon est plongée dans la brume. La ville a presque des allures de jungle désormais, à cette heure, après les décennies de boulot intensif pour la revégétaliser. C'est assez fou quand je repense à la ville où je suis né il y a presque 70 ans, à la fin d'un autre siècle, dans ce qui m'apparaît maintenant presque comme une autre vie.

J'aime ces moments de calme, ici, seul avec le soleil naissant et le murmure de la ville qui se

réveille tranquillement. Ils sont trop rares pour moi. Il y avait si longtemps que je n'étais pas revenu ici... Si longtemps alors que le temps passe de plus en plus vite...

J'inspire un grand coup de l'air glacial de ce matin de novembre. Je suis assis au bord des créneaux, en T-shirt et vieux treillis noir, avec mes bottes sales, les jambes dans le vide, et je me demande si je pourrais à nouveau avoir froid, grelotter, si mes sens redeviendront un jour autre chose que ce qu'ils sont désormais : des stimuli mécaniques et purement informatifs. Au sommet de cette tour de 48 mètres qui symbolise la prudence, paraît-il, je sais donc qu'il fait actuellement 4 °C. Je le sais... Je le sens sans le ressentir.

Mon souffle se matérialise devant moi lorsque je soupire. Parce que, comme je le pressentais, les voilà... Mon moment de solitude s'achève avec le bruit de l'hélicoptère qui arrive derrière moi. Je m'accoude à mes cuisses et il apparaît à ma gauche et s'immobilise devant moi. Par la portière ouverte, un soldat que je ne connais pas, mais qui a

l'air tout minot, me crie :

— Commandant, on vous attend à la base !

Je me demande si j'arriverai un jour à avoir la paix plus d'une heure sans avoir besoin de filer en douce.

Je hoche la tête et me redresse mollement. Allez, motivation. Avec un peu de bol, il restera des croissants au mess.

Je remonte sur le créneau pour bondir sans attendre dans l'appareil, faisant sursauter le gamin qui recule vivement pour me laisser atterrir, ce qui est gentil de sa part, même si je doute que ça soit volontaire. Je vais m'asseoir derrière le pilote qui me fait signe qu'on repart. Le petit referme la porte et me rejoint, visiblement un peu embarrassé. Vu ma réputation, il ne devait pas s'attendre à se retrouver face à un petit Eurasien pas épais et qui a l'air d'avoir 20 ans tout mouillé. Il s'assoit. Je lui jette un œil avec un sourire en coin. Si j'ai l'air d'avoir 20 ans, lui doit les avoir. C'est mimi à cet âge.

On arrive vite à la base où mes gars et moi sommes depuis cette nuit.

Le gamin me guide, très droit, parce que je ne connais pas encore bien l'endroit. J'ai vraiment faim. Il m'emmène à la salle de commandement où quelques gradés, dont un autre gamin bien trop propre, m'agressent à peine un orteil posé dans la pièce.

— Ah ben c'est pas trop tôt, vous manquez pas d'air à disparaître comme ça !

Malheureusement pour lui, je n'en ai que pour le panier de croissants posé sur la table, dans lequel je vais piocher sans lui accorder un regard. Mangeeeeeeeer... Il est parti pour en remettre une couche, sûrement fâché de mon indifférence, quand mon général l'arrête d'un geste en me rejoignant :

— Cool, le lever de soleil depuis Fourvière ?

Je me contente de hocher la tête, car j'ai la bouche pleine.

— T'es paré, sinon ?

Je hoche encore la tête.

— Nous comptons vraiment sur votre troupe en renfort pour la rencontre internationale de demain, intervient un autre, trois fois plus large que moi. Cinquante-six chefs d'État pour ce qui pourrait être un accord historique...

Ou de mon point de vue, un fiasco de plus s'ils n'arrivent pas à s'entendre.

Suit un bien trop long briefing sur l'orga du boxon et je vide le panier de croissants en écoutant d'une oreille. Sans grande surprise, on sera là en back-up pour intervenir, en cas de besoin uniquement. Donc si pas besoin, je pourrai faire du tourisme tranquille avec mes gars.

Quoi, aucune loi n'interdit l'optimisme, non ?

La réunion s'achève et le râleur revient vers moi :

— Vous avez intérêt à tenir vos pantins en laisse !

Je repose le panier vide et j'explose la table d'un coup de poing bien dosé, lui faisant faire un bond en arrière et il n'est pas le seul. Je le regarde et lui réponds enfin :

— Manquez encore une seule fois de respect à moi ou à mes hommes et ça se paiera. On connaît notre job, nous, on est pas des planqués.

Je pars et j'entends mon général lui dire, hilare :

— Ne craignez rien, ils sont très compétents.

Une table de plus qui sera déduite de ma solde.

Je retrouve mes gars à l'entraînement, à l'écart, sans surprise. Il y a pas mal de spectateurs parmi les autres, c'est normal. Sur le tapis, il y a Alex et Adrian, un grand blond filiforme et un encore plus grand brun pas filiforme du tout. L'agilité et la rapidité du premier font des merveilles face à la force brute du second. Ils sont deux des meilleurs, qui ont prouvé et prouvent à chaque mission que nos augmentations ne sont pas des gadgets.

J'ai envie de m'amuser, un peu d'exercice pour

digérer les croissants ! Je bondis donc par-dessus le public pour attaquer. Alex me voit et m'esquive, pas Adrian, qui prend mon pied en pleine poitrine et recule de quelques mètres sous le choc. Je retombe sur mes pieds et le pointe du doigt, goguenard :

— Ne jamais baisser sa garde, gamin.

— Mes excuses, commandant, bredouille-t-il comme il peut, le souffle coupé.

— Je m'en fous, de tes excuses, contente-toi d'y penser en combat réel.

Alex a bondi pour m'avoir par derrière, je pare sans mal :

— Bien.

Adrian se reprend vite et en profite et nous échangeons des passes un petit moment, sous les yeux médusés des « non augmentés » qui nous regardent.

Après ça, je fais le tour de ma troupe, qui va

bien, pour m'arrêter sur notre dernier-né, qui fait des abdos sous la surveillance de Sapho, notre doctoresse.

Vitya est avec nous depuis trois jours. Comme tous mes gars, c'est un condamné à mort qui a signé pour devenir un cyborg amnésique au service de l'Union Terrestre, qui a remplacé l'ONU après la Grande Crise de 2021. Il vient de Russie. Je n'en sais pas plus sur lui que sur aucun d'entre eux. Ce qu'ils ont été dans leur ancienne vie, je m'en fous. Ce qu'ils sont désormais, ce que je peux faire avec eux, c'est tout ce qui m'intéresse.

Vitya est un grand mec bien bâti avec de jolis yeux bleu-vert.

Comme tous les « nouveau-nés », il en est encore à apprendre à contrôler son nouveau corps.

Les opérations nécessaires pour transformer un humain en cyborg sont très longues et coûteuses, et tous les volontaires n'y ont d'ailleurs pas droit. Le nombre de critères à remplir est assez dingue et ça me fait marrer, parce que s'il y en avait eu autant,

je n'y aurais jamais eu droit. L'avantage d'être un cobaye... Ils étaient moins regardants à l'époque.

Consolider le squelette avec de l'acier, remplacer un certain nombre d'organes par des artificiels, ajouter pas mal d'électronique et de trucs bien trop techniques pour moi et surtout, dans le cas de mes gars, leur laver le cerveau avec soin pour les conditionner à se battre et à obéir...

Il faut souvent plusieurs semaines à un cyborg pour maîtriser sa nouvelle force et ses capacités d'augmenter. Vitya a l'air plutôt doué. À vue d'œil, il avait la trentaine, à peine, et était assez athlétique. Ça aide.

Sapho, elle, c'est une petite gonzesse de mon gabarit, qui me sourit. Elle est plus vieille que moi, une ingénieure en biomécanique de génie qui a expérimenté ses théories sur elle-même puis qui, depuis la crise, a mis ses talents au service de l'Union en permettant à notre unité hors-norme d'exister. J'ai été la preuve que ses théories marchaient quand elle m'a sauvé la vie en faisant

de moi le premier soldat cyborg achevé, le second cyborg après elle-même.

— Comment va notre bébé ? m'enquis-je avec un sourire.

— Super, il apprend vite !

Vitya a arrêté ses abdos et nous regarde, guettant un ordre ou une approbation, comme on a programmé son cerveau à le faire. Je lui souris pour le rassurer :

— C'est très bien, continue comme ça.

Ce qui logiquement le fait sourire aussi.

J'aurais préféré qu'il reste à notre base pour y renaître tranquille, mais ça demande la présence de Sapho et comme nous avons été appelés ici, il a fallu emmener les deux. Impossible pour nous de nous passer d'elle en mission. Reste qu'avoir un nouveau-né sur le terrain ne sera pas idéal si on doit intervenir. Dans les faits, je le laisserai sûrement en dehors de l'opération si opération il y a.

La journée passe et la nuit suit. Le soleil brille encore au matin quand je reçois les ordres exacts pour la journée. La ville va être quadrillée par des soldats et des policiers, nous sommes tenus de rester prêts pour tout grabuge trop gros pour eux.

Je divise donc mes gars en petits groupes que je disperse un peu partout autour du lieu où va se passer la rencontre, la mairie historique de Lyon, aux Terreaux. La Presqu'Île est une zone piétonne, végétalisée depuis des décennies, comme partout. Le bitume que j'ai connu dans mon enfance a fait place à un sol de pelouses fleuries et de sentiers de graviers fins, permettant aux pluies de pénétrer le sol sans ruisseler. Les façades sont souvent couvertes de plantes grimpantes et les rues des allées, ombragées par de hauts arbres. Ça n'a bien sûr pas suffi à arrêter le réchauffement, mais les canicules sont bien plus supportables. Tous les toits qui le peuvent accueillent des plantations. Les insectes et les oiseaux sont revenus, entre autres. Et se balader en entendant les chants des oiseaux, c'est cool.

J'ai gardé Alex, Adrian, Vitya et Sapho avec moi. On tue le temps en attendant un hypothétique appel à l'aide.

Bellecour, ce mini-désert poussiéreux, est désormais presque un bosquet, de nombreuses essences de buissons, d'arbres s'y mêlent autour de tout un réseau de ruisseaux et de fontaines. Sapho se marre avec moi au souvenir des batailles écologiques qui ont marqué notre jeunesse, avant que la Grande Crise ne mette enfin tout le monde d'accord.

Alex et Adrian sont assez curieux de cette période qu'ils n'ont pas connue et Vitya écoute sagement, intrigué lui aussi, quand nous racontons les années 2000, l'éveil des consciences, les manifestations de plus en plus importantes face aux catastrophes naturelles de plus en plus fréquentes et violentes, l'inertie des dirigeants écrasés par les lobbies, jusqu'à ce que la Grande Crise ne permette une totale redistribution des cartes et un vrai renouveau. La route sera encore longue, mais au moins va-t-elle cette fois dans la bonne

direction, et les accords d'aujourd'hui pourraient aider si les vieux démons des siècles passés n'essayaient pas, comme toujours, de freiner le mouvement.

On ne peut cependant pas continuer à disserter là-dessus, car je reçois un appel d'urgence. Une bande armée a pris quelques dirigeants et du personnel en otage, à la mairie, et menace sans grande surprise de tous les abattre si l'accord n'était pas abandonné.

Aucune originalité. C'est affligeant.

— OK, on arrive, envoyez-nous toutes les infos.

Je sonne le rappel des troupes et on file à la mairie. C'est le bordel, sans grande surprise. Mon général est là et me laisse carte blanche malgré les protestations des autres.

Je regarde les plans, estime les forces en présence et mets rapidement ma stratégie au point. Trop risqué pour Vitya, je le laisse avec Sapho. Je répartis mes autres gars à différents points, pour

qu'ils attaquent et fassent diversion, pendant que je vais me faufiler par les toits pour régler la question en interne. Je vérifie que j'ai assez de munitions électriques non létales et j'attends le feu vert d'Adrian qui est en tête à l'ouest pour bondir sans un bruit et en quelques rebonds, devant Henri IV et devant l'horloge, et me voilà au sommet de la tour centrale de la façade.

Je me faufile par la fenêtre d'une salle d'archives. Tous mes radars sont au taquet, ce qui me permet d'avancer lentement dans les couloirs en éliminant les uns après les autres ceux que je croise, les mettant hors d'état de nuire avec soin. Je ne veux tuer personne. Encore moins des mecs sûrement poussés à bout par la lenteur des réformes ou la corruption dans leur pays, empêchant que les choses s'améliorent aussi vite qu'ils le voudraient et/ou manipulés par les tenants de l'ancien système, toujours aussi actifs pour tenter de le rétablir.

Mes gars avancent vite de leur côté et on se retrouve non loin de la dernière salle.

Il nous faut approximativement 15 à 20 minutes pour finir de régler la question et le bilan est tout aussi habituel : tous les otages sont indemnes, un de mes gars et trois preneurs d'otages sont blessés, mais rien de très grave. Je laisse Sapho gérer le blessé alors que je vais débriefer avec le haut commandement, qui respire.

Je constate, non sans plaisir, que le petit chieur d'hier matin me regarde cette fois avec respect, visiblement très impressionné. Eh ouais, ce n'est pas à un vétéran cyborg de 69 ans qu'on apprend à régler une prise d'otages.

La situation est calmée et on nous remercie très officiellement. Les médias vont encore en faire des caisses sur nous, sur le miracle que nous avons accompli. Les gens ont besoin de héros. Les choses sont encore loin d'aller aussi bien qu'on le voudrait, ils ont besoin d'espoir.

On reste en alerte pour le principe, mais la rencontre se finit sans souci et ils arrivent même à signer leur accord. C'est sûrement ça, le vrai

miracle de la journée.

Au soir de ce jour, avant de repartir à notre base, plus au nord, je me permets une nouvelle fugue pour aller cette fois voir le soleil se coucher sur l'Ouest lyonnais, du haut de la même tour de notre vieille basilique.

Les derniers rayons disparaissent lorsque mon téléphone vibre. Je grommelle, mais c'est Sapho. Je décroche donc :

— Ouais ?

— T'es où ? On est invités à dîner dans un bouchon en ville, tu nous rejoins ?

— Ah, qui ?

— La mairesse qui a beaucoup apprécié qu'on n'abîme pas ses tapisseries en intervenant.

— Sympa.

— Ouais !

— Où ça ?

— On a rendez-vous devant la cathédrale.

— OK, j'arrive.

Je raccroche et me lève en m'étirant. Finir ce séjour par un bon repas lyonnais, que demande le peuple...

Je me tourne vers l'est. La ville scintille doucement, les colonnes de verre remplies d'eau et d'algues phosphorescentes commencent à éclairer les rues et les places, lumière bleutée douce et naturelle qui donne aux lieux qu'elle éclaire des allures féériques, à mille lieues des lampadaires glauques que j'ai connus enfant.

À mes pieds, le jardin du rosaire descend en zigzaguant vers la cathédrale, mais je n'ai pas envie d'y aller par là. Je m'accroupis et bondis dans les airs, j'ai un peu de temps pour me prendre pour un oiseau, libre dans le ciel étoilé.

FIN

La parole à... Ninou Cyrico

Je suis une Geekette de Lyon de 39 ans, grosse fan de mangas, de jeux vidéo, de BD, de jeux de rôle et de chips.

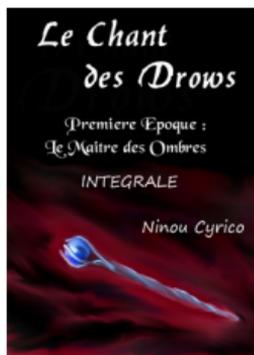
J'écris depuis longtemps et je partage mes œuvres sur le Net depuis une dizaine d'années.

Au fil du temps, j'ai ainsi exploré bien des routes : des polars de mon adolescence à la fantasy, du fantastique à la simple tranche de vie, de la romance à, comme ici, l'anticipation... Selon l'humeur, ce que veulent les personnages ou les besoins du scénario. Selon ce que me racontent les muses et les chemins où elles m'emmènent...

J'aime raconter des histoires, faire des bouts de chemin avec mes personnages, les regarder vivre, grandir et changer, et vous embarquer pour vous balader, vous surprendre et vous émouvoir. En espérant toujours vous faire passer un bon

moment ! :)

Plus d'infos et de lectures sur mon site et Facebook !



Le Chant des Drows — Première Époque

Synopsis :

L'histoire est celle de Maxiane, qui voit enfant sa mère assassinée par son oncle désireux de s'accaparer leur domaine. Recueillis par les Elfes voisins, Maxiane et son frère grandissent, mais le garçon ne peut oublier ce meurtre. Il s'enfuit, devient un puissant adepte de magie noire et revient bien des années plus tard se venger, avant de disparaître à nouveau. Vingt ans plus tard, un puissant sorcier, Isco, attaque le royaume. À ses

côtés, Maxiane... Et face à eux, Bylonn, l'héritier du trône, plus que décidé à les arrêter.

Lien pour se le procurer :

Broché : via moi (ninoucyrico@gmail.com, voir <https://ninoucyrico.fr/vente-en-ligne/>, ou en salon.

Numérique : [Amazon](#)

L'empire des ténèbres

Bertrand Peillard

Magnifique. Je crois que c'est le mot qui la caractérisait le mieux. Oui, magnifique. Deux yeux de chat qui changeaient de couleur en fonction de la luminosité : cela pouvait aller du gris vert au bleu gris, comme par enchantement, et rien que cela suffisait à m'infuser du bonheur dans les veines.

Lorsqu'elle riait, ou esquissait un sourire, ceux-ci s'illuminaient avec plus de force. J'imagine que c'est comme cela qu'elle prenait possession du monde : avec ce sourire malicieux, ce sourire comme du glucose dans une tasse de café amer.

Et puis il y avait sa peau, sa peau douce,

aérienne, légère comme une volute. Je ne lui connaissais pas une parcelle de chair rugueuse, sauf peut-être sous la voûte plantaire, là où le pied prend contact avec le sol. La caresser, c'était plonger dans un paquet de coton hydrophile. Mieux encore : comme flotter dans les airs avec le sang pétillant comme du Perrier.

Parfois, il me suffisait de la regarder avec une cigarette aux lèvres, les yeux délicatement plissés, pour atteindre une extase proche du divin.

Cela faisait deux jours que nous avions débarqué. Je me sentais fragile, pas tout à fait remis du décalage horaire, le corps comme ensommeillé et fourbu. Mais je savais que la mécanique n'allait pas tarder à se remettre en place. Ce n'était l'affaire que de quelques jours. Un ou deux, tout au plus.

New York est une ville tentaculaire, une masse gigantesque de béton, d'acier et de verre. Une cité où foisonnent de toutes parts les bruits de la folie ordinaire, et en cela New York est une ville

magnifique, photogénique, vibrant d'une émotion particulière. D'en bas, les gratte-ciel tutoient les nuages et, lorsqu'on se retrouve au sommet d'un de ces monstres, il est vivement conseillé de plier l'échine sous peine de heurter violemment la voûte céleste.

Je la regardais souvent mirer tout cela avec son petit sourire coincé au bord des lèvres. Il était bon de la sentir à côté de moi, la chaleur de son corps, ses cheveux flottant dans la torpeur de l'été, ses seins allant de l'avant comme l'aiguille d'une petite boussole indiquant toujours le Sud, et ses petites fesses dandinant d'un côté et de l'autre sans jamais faiblir.

Elle m'émerveillait tout autant que cette ville mythique, son aura balayant les buildings, se faufilant avec grâce entre ces monstres froids.

Pour tout dire, elle était plus jolie qu'un chrome de Harley-Davidson flambant neuf, et les néons multicolores qui peuplaient cette jungle urbaine n'avaient qu'à bien s'accrocher.

Je n'émettais plus aucun doute sur ma personne : je n'étais ni plus ni moins qu'un grand sentimental et, à tout moment, la vie pouvait m'écorcher vif et me réduire en cendres. Mais, à cet instant, il était inutile de se triturer le cerveau pour rien.

Nous marchions tous deux enlacés dans la Cinquième Avenue, à hauteur de la Cinquante-troisième Rue. Elle portait un tee-shirt qui lui moulait les seins, et un jean froissé, fatigué par le voyage. Mais cela ne l'empêchait nullement de répandre du bonheur autour d'elle. Je voyais cela aux regards insistants des gens que nous croisions. C'était comme s'ils essayaient de me voler quelque chose, mais je tenais bon. Sacrement bon. Il aurait fallu très certainement me tuer pour que je lâche prise.

Sur les trottoirs, les étalages de fortune prenaient une dimension quasi cosmique. Toute une flopée de gars qui tentaient bon an mal an de s'en sortir en vendant n'importe quoi. Cela pouvait aller du vieux magazine périmé – *Vogue International*, *National Geographic* – à la montre

rutilante *made in Taiwan*. Le plus souvent des Blacks, des Portoricains et autres origines de laissés-pour-compte, qui disposaient leurs babioles sur des étalages fragiles et bancals.

L'image grandeur nature de l'échec capitaliste qui abandonne dans le caniveau un nombre si impressionnant d'êtres humains que le frisson de la honte ne peut que nous opprimer.

Il était prenant de voir que la vie tenait bon, que les types luttaienent malgré la poisse qui étreignait leurs carotides. Leur existence ne tenait qu'à l'épaisseur d'un cheveu fin et délicat, mais il y avait toujours cette petite étincelle qui semblait leur faire aimer la vie. Même s'ils ne la croquaient pas à pleines dents, même si elle était cariée. Ils étaient là, debout, comme un pied de nez face au hachoir étatique qui prônait des valeurs jamais défendues, le mensonge généralisé comme bannière – un drôle de foutu drapeau. Sacrifiés sur l'autel de la finance globale, mais vivants, comme une opposition muette, comme un défi, beaux comme des soleils futurs.

Des égouts montaient de minces filets de fumée qui tentaient malgré le flux de la circulation de rejoindre des sphères plus clémentes. Pour ma part, j'avais un bras calé sur son épaule, et je pouvais dire que tout était au poil pour ma petite personne.

Il est vrai que l'on ne mesure que très rarement son bonheur, comme si celui-ci était insipide, sans aucune saveur. *A contrario*, nous nous complaisons plus facilement dans le malheur, source prolifique de commentaires, d'analyses et d'introspection. Nous mâchons le négatif chewing-gum de la vie avec une aisance masochiste, réussissant le plus souvent à ruminer inlassablement notre malchance sur les ruines de notre vie. Nous maudissons le sort, le destin, la fatalité, Dieu, notre karma et tout un tas d'autres choses inconsistantes et inépuisables. Mais, ce jour-là, en ce qui me concernait, j'étais parvenu à en appréhender le poids au micron près, et le goût précieux comme une mangue caramélisée par le soleil.

— J'ai un appétit ! lâcha-t-elle en resserrant son

étrainte autour de ma taille.

Je hochai la tête : la faim me tenaillait aussi, l'estomac réclamant pitance, couinant par moments son mécontentement.

— On fonce dans le premier snack qui nous fait les yeux doux, lançai-je tout en laissant glisser une main sur ses petites fesses.

Je ne sais pas pourquoi, mais j'adorais lui toucher les fesses. Cela pouvait me prendre à n'importe quel moment de la journée, dans la rue ou en montant un escalier, où la manœuvre n'en était que plus aisée. Et, plus que toute autre chose, les lui mordre avec mes dents acérées, tout en calculant avec précision le degré de morsure. Juste assez pour que la pression exercée soit ressentie comme un acte d'amour érotique, et pas trop à la fois, m'arrêtant pile-poil avant que n'apparaisse la douleur. Pas évident à réaliser, mais je ne me faisais pas trop de soucis : même si parfois mes incisives s'enfonçaient plus profondément que prévu, la plupart du temps, j'étais orfèvre en la

matière.

Vous dire d'où me venaient ces envies démentes m'était strictement impossible : je n'avais aucune origine japonaise ou papouasienne. Ce qui était certain, c'était qu'il m'était difficile, voire chimérique, de me réfréner. Alors ? Un vieux relent de cannibalisme ancestral codé sur un de mes gènes et qui, subitement, après des années de sommeil, émergeait à la lumière ? Peut-être. Bien que cette explication soit pour le moins tirée par les cheveux.

Nous nous engouffrâmes dans le premier snack que nous croisâmes, et cela ne fut pas compliqué, parce qu'il y en avait autant que d'habitants – et j'exagérais à peine.

— C'est OK pour toi, petit amour ?

— Je crois bien que je peux dévorer la boutique.

On s'est assis au comptoir, et je me suis emparé de la carte. Il était tout juste neuf heures du matin,

mais j'avais une faim de loup. J'ai opéré un rapide calcul dans ma tête : il était six heures de plus à Paris et dans toute la France.

— Je pense que je vais goûter ce truc-là, me fit-elle en me désignant une sorte de gâteau sous cloche surmonté d'une crème pâtissière épaisse.

J'eus beau inspecter la carte avec minutie, tenter de trouver un mot que je connaissais dans la langue de Shakespeare, le vocabulaire culinaire anglais me restait hermétique.

— Tu ne sais pas la meilleure ? dis-je. Je ne capte rien de rien à ce menu !

— Vraiment rien ? s'étonna-t-elle.

— Je t'assure, rien de rien : c'est quelque peu gênant pour faire un choix.

— Quand même ! s'exclama-t-elle. *Eggs, salad, hamburger, ham, cheese* : tu as déjà vu tous ces termes !

— Oui, c'est exact, mais j'ai quelques

problèmes de compréhension pour les cuissons et les accompagnements.

L'anglais avait été un naufrage tout au long de ma scolarité – je ne me souvenais plus avec précision les circonstances qui m'avaient poussé à abandonner son apprentissage. Une matière que j'avais ressentie comme étant répulsive dès le début, et qui était devenue au fil du temps comme allergène. Une pathologie fictive et psychologique de mon adolescence. Ma préférence pour les langues latines, et de loin, avait fait le reste.

À n'en pas douter, il existe toujours un moment où l'on doit rendre des comptes, et le plus souvent à soi-même. C'est précisément ce qui m'arrivait, confronté à un simple menu, et aux choix sur lesquels je devais me porter. Je payais bien des années plus tard en monnaie trébuchante la flemme et le laisser-aller dans lesquels je m'étais pavané.

En un mot, je me retrouvais comme un con.

Bien évidemment, j'avais quelques petites notions planquées dans un tiroir mémoriel, mais

qui refusait obstinément de s'ouvrir.

Les seuls mots qui me venaient immédiatement à l'esprit consistaient en quelques injures et noms d'oiseaux les plus courants, dangereusement utilisables. Quoi qu'il en soit, j'avais conscience de mon entière responsabilité dans cet échec linguistique, car il est un âge où l'on arrête de se raconter des histoires. L'explication coutumière d'un professeur pénible à souhait, ou n'ayant aucun sens de la pédagogie, ne tenait plus la route.

— *Can I help you?* me lança sans conviction le gars derrière son comptoir.

C'était un Afro-Américain d'une soixantaine d'années, les tempes grisonnantes, le crâne légèrement dégarni. Il portait l'uniforme réglementaire de la marque pour laquelle il travaillait, quelque chose d'élégant et de violet.

C'était un très bel homme, d'une beauté hypnotique, mais que la vie semblait avoir frappé de plein fouet. Les traits de son visage exprimaient toutes les désillusions d'une vie malmenée. C'est

en tout cas la sensation que j'ai éprouvée, mais il pouvait tout aussi bien s'agir d'une mauvaise humeur passagère, d'une lassitude profonde de son boulot, ce moment particulier lorsque nous devons de manière impérative faire quelque chose, et que nous y allons à reculons : la joie de se rendre au travail, comme si nous nous acheminions chez le dentiste en traînant la patte pour l'extraction douloureuse d'une dent récalcitrante. Pas un sourire, pas la moindre lueur dans son regard, mais une abyssale tristesse.

Cet homme beau comme un astre, comme rongé de l'intérieur par une fièvre tropicale ou une morsure de crotale, transpirant l'ennui, scintillait malgré tout dans le décor convenu de cet établissement. J'aurais aimé à cet instant lui procurer le nécessaire pour qu'il s'oxygène les poumons, un petit extra rien que pour lui – mais cela n'était malheureusement pas prévu dans mon budget.

— *Wait a minute, please*, réussis-je à balbutier avec un accent à couper au couteau.

J'avais presque honte d'en être à ce niveau.

Mon petit ange m'expliqua plus en détail ce que la boutique proposait, pendant que les haut-parleurs diffusaient une vieille chanson de Lou Reed.

Je me rabattis sur un cheeseburger, un double, avec plein de sauce dégoulinante. Non par dépit, mais histoire de me mettre dans l'ambiance. Je me laissai même aller à faire du zèle en prenant un Pepsi.

Je mangeai tout cela avec appétit, ce qui à neuf heures du matin était pour moi une performance, car je me contentais toujours d'un simple café au réveil. Mon ange, quant à lui, avait choisi une espèce de bouillie dont la composition ne me sembla pas des plus engageantes, et dans laquelle je crus reconnaître quelques tranches de bacon grillé.

— Alors ? On se le fait, me fit-elle en me montrant le fameux gâteau sous cloche.

— Allons-y pour les spécialités, répondis-je.

Nous terminâmes donc notre petit-déjeuner avec cette sorte de pudding au chocolat débordant de crème qui, une fois englouti, s'apparentait plus à un emplâtre. Je sortis repu, sans compter que, par une étrange réaction chimique, le Pepsi-Cola venait de se prendre d'amitié avec le pain de mon cheeseburger, opérant un accroissement de volume non négligeable, diminuant l'espace d'accueil de mon estomac à peau de chagrin.

Le temps à l'extérieur n'était pas des plus folichons. Très chaud, mais plutôt maussade, avec de temps à autre de petites averses ridicules qui rendaient d'autant plus nerveux les chauffeurs de taxi.

Nous nous dirigeâmes vers la West 53rd Street, à hauteur du n^o 11, direction le MoMA. Exactement les conditions météorologiques qui convenaient pour s'enfermer dans un musée. Elle était tout excitée rien qu'à cette idée et, par ailleurs, elle l'était déjà par nature. Cela me convenait à

merveille. J'adorais les filles chez qui l'on sent un cœur qui bat, où la malice et l'enthousiasme sont comme une seconde de peau.

J'aimais l'intérieur de cette fille, sa manière de penser, de se déplacer dans l'espace, d'absorber la vie à pleines dents. Et comme l'extérieur était une explosion de beauté et de charme, un feu d'artifice d'élégance et de féminité, tout était aux petits oignons pour moi.

— C'est en face, lâcha-t-elle alors que je me débattais avec trois bulles gazeuses et tenaces localisées dans mon intestin.

Je dois avouer que je n'étais pas un amateur d'art éclairé et passionné. Les musées en général ne m'inspiraient pas beaucoup, mais maintes fois je dois reconnaître que je fus agréablement surpris, et dans certains cas ébloui par l'aménagement et les volumes qui les composaient. Bien plus en tout cas que par les collections que l'on y présentait. Je trouvais que l'on ne donnait pas beaucoup leur chance à de jeunes talents, et que bien souvent on

retrouvait toujours les mêmes expos qui se déclinaient en mêmes sous-thèmes et avec les mêmes artistes ayant déjà fait leurs preuves. Comme si les commissaires d'exposition ne voulaient pas prendre de risques et avaient une peur bleue de l'échec.

Il faisait une chaleur étouffante, presque suffocante – une chaleur moite qui donnait l'impression d'avoir des sangsues sous le jean. Chose exquise et pour le moins non négligeable dans cette fournaise, la plupart des lieux publics étaient conditionnés. Les Américains ne lésinaient pas sur la climatisation : toutes les baraques en étaient équipées. C'était ce genre de détail qui leur procurait la sensation que notre vieux continent était archaïque, sous-développé, voire préhistorique.

En tant que Néanderthaliens, nous étions d'accord pour en profiter autant que possible, même s'il n'y avait rien de spectaculaire à voir, et un arrêt fraîcheur était possible à tout moment.

J'avais désormais l'estomac comme une baudruche, la respiration courte, et la température du MoMA fut comme une délivrance, un havre de paix. Je pensai sérieusement qu'il était impératif que je change rapidement mon alimentation si je voulais survivre dans ce pays.

Une foule impressionnante de touristes faisait la queue pour s'acquitter du droit d'entrée. Une vingtaine de dollars, si je me souviens bien. Nous n'en avons d'ailleurs rien à cirer, puisque nous possédions deux pass qui nous permettaient de rentrer à l'œil.

Il y avait à l'honneur une exposition d'Ad Reinhardt – une rétrospective serait plus juste. Un précurseur de l'art conceptuel et de l'art minimal. Tout un programme. Les toiles me figèrent sur place. Quatre salles gigantesques leur étaient consacrées. Cela représentait des fonds de différentes couleurs, primaires en général, avec à l'intérieur de chacune d'elles un jeu d'ombre et de lumière de la même teinte. Pour être franc, on ne distinguait pas grand-chose, si ce n'étaient

d'immenses rectangles colorés. Une exposition exclusivement conçue pour les espèces ayant un système de vision performant : lynx, faucon, serpent. Pour tous les autres, et la race humaine en particulier, c'était râpé.

— Tu vois, je trouve ceci vraiment balèze, susurrerai-je à l'oreille de ma dulcinée, parce qu'il est toujours agréable de lui souffler un petit vent chaud à la base du cou : cela titille le fin duvet qui s'y cache.

Elle était elle-même sceptique, une moue de pas convaincue coincée à la commissure des lèvres.

— Ce n'est pas ma tasse de thé, me confirma-t-elle.

Pour ma part, j'estimais le type rudement fortiche. Exposer au MoMA en présentant un tel dépouillement relevait du génie. Attention : je ne me positionnais pas en tant que critique d'art – je ne connaissais de l'aventure picturale de ce type que la date de sa mort, en 1967, et certainement qu'à cette époque il avait été un précurseur – ; je

ne basais ma réflexion que sur un point de vue spéculatif, et sur les fantasmes que représentait dans mon esprit le marché de l'art.

En ce qui me concernait, je ne me fondais que sur un seul critère en ce domaine : l'émotion. Je n'avais nul besoin d'explications, d'analyses, de supputations ou de lire tout un tas de monographies : juste ressentir ou ne pas ressentir avec mes prunelles de néophyte. À part cela, j'étais incapable de faire le moindre commentaire sur quoi que ce soit.

Je pouvais affirmer que le travail de cet artiste me laissait froid comme du marbre – enfin ce qui m'était proposé –, mais il était tout aussi possible que je tombe en admiration devant une autre période de ce peintre.

J'avais un petit faible pour le pop art – Andy Warhol, Roy Lichtenstein, Richard Hamilton. Je ne saurais dire pourquoi. La simplicité, les couleurs, le visuel, la répétition ? Peut-être que j'étais attiré par les œuvres criardes, qui me donnaient

l'impression de me prendre un coup de poing dans la rétine. Énigmatique. J'étais au courant que ce musée possédait quelques toiles de ces énergumènes, et rien que de le savoir me mettait en joie. La trique mentale, l'orgasme cérébral.

Par-dessus tout, je pense que ma réelle contrariété dans les musées, hormis le fait que je les trouvais paresseux en tant que découvreurs de talents, provenait de l'ambiance : une sorte de recueillement un peu étrange dans la majorité de ces établissements, comme si les gens se retrouvaient le Jour des morts devant la tombe d'un défunt parent. Je conviens que la plupart des types exposés dans ce genre d'institution ne sont plus de ce monde, et n'ont par conséquent plus aucun problème dentaire. Mais, contrairement à ce que l'on pourrait croire, ils nous ont laissé justement matière à nous exprimer : l'art est quelque chose de joyeux, la part lumineuse de leur obscurité, car il semblerait que beaucoup l'enfantent dans la douleur. C'est de la dynamite accrochée aux murs, avec une mèche imaginaire

reliée au spectateur. Les gens devraient davantage s'extérioriser, lâcher leurs émotions positives ou négatives. Quelque chose qui sort des tripes et bouscule les particules d'air ambiant.

Mais, pour être franc, l'œuvre d'art que j'admirais le plus dans ce musée, c'étaient ses petites fesses moulées dans son jean. Voilà qui mettait de l'entrain à ma perception du monde, et faisait apparaître dans mes yeux une étincelle d'adulation.

Je venais juste de m'arrêter devant les dernières acquisitions, dont une toile d'Andy – une pure merveille, une secousse dans les entrailles. Mais il n'y avait rien à faire : il suffisait que j'observe son cul moulé, si parfaitement dessiné, enrobé comme un M&M's, pour comprendre que j'étais un fanatique de l'art vivant. J'aurais voulu me mordre un œil, et recommencer jusqu'à ce que je sois sûr de ma vision. La regarder, admirer sa silhouette élancée et fumer une cigarette. Juste ça, et laisser filer le temps sans qu'il m'érode les os.

J'avais toujours envie d'en griller une là où ce n'était pas possible. Là où c'était strictement interdit par la loi. C'est ce genre de petits tracas qui me faisait penser que, parfois, la vie est un paradis aromatisé à l'enfer. Pour tenter d'oublier que dix pour cent de l'air que je respirais dans ma vie contenaient du goudron et de la nicotine, nous nous dirigeâmes dans le secteur réservé à la photographie.

Un art qui m'exaltait. Un peu comme une vieille histoire d'amour qui traînait et ne finissait jamais. Une histoire faite de ruptures et de réconciliations, de tendresse et de violence. Oh, bien sûr, je n'étais pas spécialement doué – je me débrouillais, mais, souvent, j'étais confronté à un problème technique, ou à des facteurs humains qui ne me permettaient pas d'être pleinement satisfait et d'obtenir les résultats escomptés –, mais la magie de la photographie m'avait toujours empêché d'opter pour une séparation définitive. Une sorte d'enchantement qui se renouvelait sans cesse, au final.

Il y avait des types qui avaient du talent, qui arrivaient en quelques centièmes de seconde à composer de pures merveilles, et à parer la réalité d'une extraordinaire poésie. C'est ce que l'on appelle dans leur jargon avoir un œil. Certains naissent avec ça chevillé au corps.

Je me baladai donc dans le secteur réservé à la photo – assez rapidement, d'ailleurs, car il n'y avait pas à mon goût de quoi se rouler par terre : un patchwork très inégal de tirages, avec de temps à autre une petite illumination visuelle.

Mon ange s'était installé sur un banc de la salle pour se reposer. Je poursuivis mon exploration dans celle d'à côté, mais, là encore, légère déception. Je finis quand même par dégoter dans un coin une image de Josef Koudelka. Une prise de vue magnifique sur les gitans en Tchécoslovaquie. Très belle, avec une énergie incroyable à l'intérieur. Je restai un petit moment à l'observer. Une prise de vue nickel, un tirage impeccable – du travail rudement bien mené. Qualité irréprochable : une gamme de gris parfaite, un

grain à vous faire hurler. La beauté brute, en somme.

J'en avais encore plein les yeux, et cela aurait dû me mettre la puce à l'oreille. Je savais par expérience que les emmerdes n'étaient jamais à plus d'un pas de votre bonheur. Un peu comme une ombre maléfique qui vous suit à la trace. Pas que cela soit systématique, mais pour ainsi dire quasiment.

C'est à partir de ce moment-là que tout commença. Je déambulais le cœur léger, la tête inondée de confettis, l'esprit plongé dans une brume opaline : est-ce qu'un homme dans cet état peut imaginer une seule seconde que sa vie va basculer d'un instant à l'autre ?

J'allai donc rejoindre ma moitié dans la pièce où je l'avais quittée. Mais, lorsque mon regard se posa sur le banc où sa gracieuse silhouette s'était posée quelques minutes auparavant, celle-ci avait été remplacée par deux ectoplasmes de chair, dont seule la tenue vestimentaire me fit songer qu'il

s'agissait de femmes. Toutes deux me regardèrent et, d'un geste synchrone, me désignèrent une direction à suivre. Cela me stupéfia, et je ne sus pas vraiment si cela m'était destiné ou si c'était un hasard. Quant à mon petit oiseau, il s'était volatilisé.

Je n'étais pas un garçon inquiet de nature. J'irais même jusqu'à dire que j'étais très rarement angoissé – ce n'était pas un trait de mon caractère. Ce fut pour cela que je poursuivis ma visite tout en regardant si elle n'était pas dans les parages. Les impressionnistes et les cubistes, eux, se pavanaient sur des mètres carrés de surface, éclairés par des lumières étudiées et léchées. Chez les fauvistes et les ultras-contemporains, ou à la cafétéria du coin, pas trace de mon ange.

À cet instant, je ne fus pris d'aucune sensation de malaise ou de panique. Après tout, le MoMA était si vaste qu'il était possible de se croiser sans se repérer, sans compter les différents niveaux et autres recoins, comme les toilettes.

Je continuai tranquillement mon périple. Bien sûr, elle me manquait. J'étais peut-être quelque peu brut de décoffrage, mais j'aimais bien confronter mes émotions et mes coups de cœur. Le partage donnait à la vie une tout autre saveur, une nouvelle dimension – à plus forte raison avec la femme qui partageait mon existence. De plus, elle avait usé quelques paires de jeans sur les bancs de la fac dans le domaine de l'art, et elle en connaissait un rayon sur tous ces trucs qui pendouillaient aux murs. Elle pouvait tout de go m'expliquer une tendance, une démarche, un mouvement – et il n'était jamais trop tard pour se cultiver.

Trois heures plus tard, alors que j'avais déambulé dans une grande partie du musée, je trouvai son absence sacrément longue. Je pris donc la résolution d'utiliser la ruse pour la retrouver. Je me postai à l'endroit le plus stratégique, c'est-à-dire au pied de l'escalier central, passage obligatoire des visiteurs. Il était impossible de ne pas l'apercevoir. Pour tout dire, je m'en faisais

déjà une joie. J'attendis un bon moment, et je dois confesser que mon impatience fut mise à rude épreuve. De ce côté-là, je savais que je ne brillais pas, et que mon tempérament était plutôt du genre impulsif.

Puis, au moment où je m'y attendais le moins, un homme que je ne connaissais absolument pas me tendit son cellulaire.

— *Someone would like to speak to you.*

Sans vraiment comprendre ce qui se passait, je positionnai le portable à mon oreille.

— Il est grand temps maintenant que tu ouvres les yeux, me fit une voix masculine dans un français impeccable.

— Comment !?

— Il est temps d'ouvrir les yeux et de revenir. Le pop art est la porte de sortie.

Puis on raccrocha.

Sans réfléchir, je rendis son cellulaire au type

qui me l'avait donné, et j'avoue que j'étais complètement déboussolé, en ce sens que mon esprit était entré en phase confusionnelle, comme si j'étais au centre d'un labyrinthe.

Je ne comprenais absolument pas ce qui m'arrivait, à tel point désorienté et nébuleux qu'il me fallut un bon moment pour m'extirper de cette torpeur. Lorsque je repris mes esprits, le type au téléphone avait disparu, perdu dans la foule du musée. De toute façon, il me sembla difficile de pouvoir le reconnaître, tant la surprise avait été totale et l'événement rapide.

Je n'avais aucun souvenir de son visage, ni même de sa tenue vestimentaire.

« Il est grand temps maintenant que tu ouvres les yeux. » Mais qu'est-ce que ça voulait dire ? Je ne pouvais pas faire mieux ! Mes yeux étaient grand ouverts, les pupilles à l'affût de ma moitié comme un chasseur.

« Il est temps d'ouvrir les yeux et de revenir. » De Dieu ! De revenir, mais où ? Je n'avais pas

bougé de ce musée depuis environ quatre heures, et il n'était pas question que je parte sans mon ange !

« *Le pop art est la porte de sortie.* » Cela me faisait exactement le même effet que le nom d'un tableau de Magritte, « *Ceci n'est pas une pipe* ».

Pour le coup, je trouvais la situation surréaliste, mais aussi – pourquoi le cacher ? – inquiétante. Cela se superposa à l'oppressante disparition de mon amour, et je pense que ma réaction aurait été fort différente si elle avait été à mes côtés, en chair et en os. Un fou rire me semblait possible, tant le contexte était cocasse, burlesque et loufoque.

Et, alors que j'étais dans ce panache de réflexion un peu délirant, au bas de l'escalier central de cette institution gigantesque, un éclair mémoriel me transperça l'esprit.

Précisément comme un flash intense. La vision des deux ectoplasmes de chair se rappela à moi, ces deux femmes quelque peu anachroniques dans la salle du premier étage réservée à la photographie, qui m'avaient désigné une direction,

et à qui je n'avais pas porté plus d'attention que cela.

Pour le coup, mû par la curiosité, je gravis deux à deux les escaliers pour retourner au premier étage. Dans la salle d'exposition, rien qui ne ressemblait à mes deux généreuses bonnes femmes. Mais cela ne fut pas une surprise. Je suivis la trajectoire qu'elles avaient indiquée, sans trop savoir pourquoi – un peu à l'instinct.

Je longeai des murs et des coursives, traversai des espaces, et j'arrivai dans une immense salle destinée au pop art. Il y avait là du Warhol, du Lichtenstein, du Johns – un feu d'artifice visuel. J'ignorais ce que je devais chercher, si tant était qu'il faille trouver quelque chose.

Les visiteurs présents admiraient les œuvres dans une quiétude reposante. Je cherchai du regard ma délicieuse créature, obsédé par son absence. J'allais repartir lorsque mes yeux furent sollicités par une peinture de Roy Lichtenstein intitulée « *Drowning Girl* ». C'est un tableau qui représente

une femme en pleurs, en train de se noyer, avec une bulle de bande dessinée où elle dit : « *I don't care! I'd rather sink than call Brad for help!* »

Mais, par je ne sais quel subterfuge, lorsque ma vue fut attirée par cette œuvre, la légende dans le phylactère était non seulement en français, mais avait une tout autre signification. Elle disait : « *Tu peux remonter à la surface si tu le veux vraiment : je t'attends !* »

J'observai autour de moi pour savoir si les gens paraissaient aussi stupéfaits que moi, s'ils se rendaient compte que quelque chose clochait. Mais leur impassibilité me fit comprendre qu'il n'en était rien. J'étais apparemment le seul à percevoir une telle énormité. Pour le coup, je n'étais plus très loin d'une panique incontrôlable.

Je poursuivis tout de même mon exploration artistique des autres peintures de Lichtenstein. Il en fut de même pour trois tableaux supplémentaires.

Trois commentaires qui n'avaient strictement plus rien à voir avec les originaux.

Le premier disait : « *Rien n'est impossible : force ta volonté et attrape la lumière !* »

Le deuxième : « *Je ne comprends pas bien pourquoi tu resterais dans l'obscurité. Allez ! Ouvre tes yeux, souffle un bon coup, et reprends le dessus. Même un enfant pourrait le faire !* »

Et le troisième : « L'objectif est à portée de main. Volonté, persévérance et action. Un éclair suffit, comme un avion supersonique faisant vrombir le mur de la conscience ! »

Le choc fut énorme, dévastateur. À cet instant, alors que les gens autour de moi commençaient à se vaporiser lentement, leurs atomes s'éparpillant dans l'atmosphère, flottant telles des poussières gazeuses, que les murs du MoMA s'effritaient, identiques à des lambeaux de chair à la dérive, que mon monde se volatilisait devant mes yeux ébahis face à la déliquescence d'un univers en péril s'acheminant inexorablement vers le néant, je perdis pied, le souffle court, les pulsations de mon cœur propulsant ma pression sanguine jusqu'au

vertige, jusqu'au collapsus.

Lorsque je repris conscience dans une salle de réanimation, désorienté, désarçonné, ignorant ce que je faisais étendu sur un lit d'hôpital, des moniteurs autour de moi, leurs alarmes aiguës brisant le silence à intervalles réguliers, sans avoir à l'esprit le moindre souvenir, je fus pris de panique. Ce fut alors qu'une voix féminine me réconforta.

— Tout va bien : ne vous inquiétez pas. Tout va aller pour le mieux, maintenant. Vous êtes en sécurité.

Je ne savais que croire, mais, comme un animal, sans passé tangible, je ne pouvais que me référer à cette réalité. Ma vue était faible, brouillonne, et la sensation que j'avais de ce monde était équivalente à celle d'un réveil sous Rohypnol.

Il me fallut plusieurs jours pour sortir de ce brouillard, et plusieurs semaines pour récupérer une partie de mon autonomie.

Je pouvais désormais m'alimenter normalement, mais je conservais encore quelques séquelles psychomotrices en voie de rémission. Malheureusement, le trouble le plus persistant restait cette perte de mémoire totale qui, pour le moment, ne semblait pas vouloir émerger à la lumière.

Ce fut le chirurgien qui m'avait opéré après mon accident de moto qui me fit la synthèse détaillée de tout le processus et des conséquences d'un traumatisme crânien : la nécessité de soins neurochirurgicaux importants afin de diminuer la pression intracrânienne, les tests quotidiens pour mesurer l'indice de mon coma prolongé qui dura quarante-sept jours, et le traitement des altérations végétatives associées dans une unité de soins intensifs.

Il me spécifia que, chaque cas étant unique, il ne

pouvait se prononcer avec certitude sur l'évolution de mon trouble mémoriel. Que cela pouvait revenir d'un coup, que c'était possible, mais pas certain.

Il m'expliqua que j'étais écrivain, et qu'ils avaient tenté une expérience, en collaboration avec ma femme.

Certains médecins pensaient qu'il était bon, durant la phase comateuse, de parler au patient. Que certains d'entre eux, à leur réveil, se souvenaient parfaitement des conversations entendues. Cela était surprenant, mais pas exceptionnel. Il me détailla avec précision ce qu'ils avaient testé.

Ma femme avait eu l'idée de prendre un de mes textes. Une nouvelle écrite après un voyage aux États-Unis, un souvenir heureux par excellence. Elle l'avait fait enregistrer sur MP3 par une voix masculine neutre. Puis l'idée lui était venue d'y introduire des personnages loufoques et des éléments qui n'existaient pas dans le texte original, cela afin de perturber le récit, de rompre son fil

conducteur. Elle y avait ajouté des messages simples à caractère impératif, comme une piste à suivre, dans le but de m'obliger à réagir, de me guider vers une sortie, un peu à la manière d'un thérapeute qui serait venu me chercher pour me tirer vers l'extérieur, m'extirper d'une boucle sans fin. Alors que j'étais en soins intensifs, les écouteurs fixés dans les conduits auditifs, le texte défilait sans fin dans les méandres de mon cerveau.

— Je ne sais pas si ce genre d'expérience empirique peut avoir des résultats probants, avoua le neurochirurgien, mais je n'ai pas trouvé de raison de m'y opposer. De plus, votre femme peut être très convaincante. Étant donné que votre mémoire reste mutique pour l'instant, nous ne pouvons en tirer de conclusions. Cela restera peut-être un secret enfoui à jamais, mais j'ai de grands espoirs qu'un jour, nous puissions en parler.

— Je ne me souviens de rien, docteur, absolument de rien. Le premier souvenir de ma vie, ce sont les dalles mouchetées du plafond des

soins intensifs. Ma vie commence à ce moment précis.

Il secoua légèrement la tête et fit une moue avec ses lèvres.

— Ne soyons pas pessimistes. Forcément, un jour, une réminiscence apparaîtra, puis une autre.

— Espérons-le, docteur. J'ai quarante-cinq ans et une quantité de souvenirs égale à celle d'un nourrisson.

La première fois qu'elle entra dans ma chambre, la première fois de ma vie que je l'aperçus, je pensai que c'était un membre du personnel soignant. Elle s'approcha doucement du lit et, voyant certainement mon étonnement, me fit un immense sourire. Elle dit simplement :

— Je suis ta femme. Je suis heureuse que tu sois de retour parmi nous.

Puis elle m'embrassa sur le front.

Je lui rendis son sourire. Magnifique. Je crois que c'est le mot qui la caractérisait le mieux. Oui, magnifique.

La parole à... Bertrand Peillard

Une troisième participation au concours de nouvelles de *L'Indé Panda*. Toujours un plaisir de concourir pour ce magazine qui offre aux auteurs indés une vitrine et la chance d'être lus.



Bikini Ghost

Synopsis :

Cet après-midi, il est arrivé la chose la plus absurde et la plus saugrenue qui soit. Je suis morte en dégringolant les escaliers de mon immeuble.

Nous pourrions conclure que cette tragédie est

le résultat de ces événements imprévisibles qui ponctuent l'existence humaine et non moins une forme d'incompatibilité d'humeur entre mes cervicales et le béton. Un accident banal et stupide en somme comme il y en a tant chaque année.

Rien de grave dans l'absolu, excepté que tirer sa révérence à dix-sept ans c'est un peu trop jeune à mon goût. Si on ajoute à cela une main assassine qui a précipité ma chute, cela fait beaucoup trop pour accepter semblable karma.

Avouez qu'il y a de quoi avoir les chakras en torsion et la pulpe du cervelet dans le rouge. Ça va barder sérieux dans le monde des vivants.

Lien pour se le procurer :

[Amazon](#)

La parole à...

Sandra Vuissoz



Bonjour à tous !

C'est moi qui ai eu la chance de travailler dans l'ombre pour corriger les nouvelles de ce magnifique septième numéro.

J'en profite pour vous dire que si vous cherchez une correctrice, vous pouvez me contacter à l'adresse suivante : sandra.vuissoz@hotmail.com

Le mot de la fin

Vous avez aimé ce dixième numéro et vous souhaitez nous suivre ? C'est par ici :

Twitter : <https://twitter.com/LIndePanda>

Facebook : <https://www.facebook.com/LIndePar>

Booklaunch : <http://booklaunch.io/indepanda/pre>

Blog : <https://lindepanda.wordpress.com>

Linkedin : www.linkedin.com/in/1-indé-panda-9053b31b0/

N'hésitez pas à partager, à commenter, faites du bruit autour de ce beau projet, nous vous remercions d'avance.

Vous êtes auteur indépendant, lors des appels à textes dont les dates sont communiquées via les réseaux sociaux présentés ci-dessus, envoyez votre nouvelle à at.lindepanda@gmail.com.

Vous êtes journaliste ou blogueur et vous souhaitez parler de notre magazine, vous pouvez nous contacter à *lindepandamag@gmail.com*.